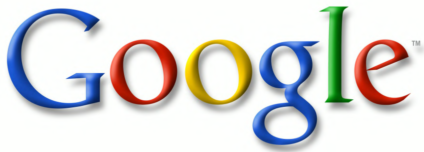




Alfred de Musset,

Lamartine,

Victor Hugo.

Malgré la guerre, nostre Gaule
Riche de son dommage croist ;
Plus on la coupe, comme un saule,
Et plus fertile elle apparoist.

Pierre de Ronsard, 1524–1585.

LA TRIADE FRANÇAISE:

ALFRED DE MUSSET, LAMARTINE, ET VICTOR HUGO

PETIT RECUEIL DE POÉSIES

PAR

LOUISE BOTH-HENDRIKSEN

A L'USAGE DES CLASSES SUPÉRIEURES

BOSTON:
CARL SCHOENHOF, 144 TREMONT STREET,
NEW YORK: F. W. CHRISTERN.
1886.

IMPRIMERIE DE
CARL H. HEINTZEMANN,
BOSTON.

PREFACE.

THIS collection of poems, hastily thrown together for use in the Fall, will have fulfilled its purpose if it supply the present need, and prepare the way for some better book on the same subject. Molière, Racine and Corneille are, in the main, well taken care of; but when a teacher wishes to study with some advanced class Lamartine, de Musset, and Victor Hugo, the French Triad of the 19th century, the old difficulty of making bricks without straw is repeated. Except the admirable little volume on Alfred de Musset, published by Hachette, and one or two plays of Victor Hugo, there seems a dearth of available material.

It is to supply this want, real or fancied, that I venture to add another *Recueil de poésies* to the number already existing. The attempt leaves much to be desired. The biographical notices are sketches, not lives. The Notes deal chiefly with the historical allusions and metaphorical expressions which seemed to present the greatest obstacles to the American student. Readers familiar with these poets will miss many a favorite poem; we crave their indulgence; *l'embarras de richesse* leads to many a mistake. Should the present experiment prove acceptable as a stepping-stone, it would be only a labor of love to continue the structure.

LOUISE BOTH-HENDRIKSEN.

SMITH COLLEGE, NORTHAMPTON, MASS.
June 7th, 1886.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
PREFACE	iii
Alfred de Musset	vii
Lamartine	x
Victor Hugo	xii
POESIES D'ALFRED DE MUSSET.	
Les Deux routes	3
Jeanne D'Arc	3
Citations de Rolla	5
La Nuit de mai	8
La Nuit de décembre	14
Lettre à Lamartine	18
L'Espoir en Dieu	23
A ceux qui accusaient l'auteur d'imitation	31
Impromptu	31
Tristesse	31
Souvenir	32
Rappelle-Toi	34
Sur une morte	35
A M. Victor Hugo	36
POESIES DE LAMARTINE.	
Le Lac	39
A Byron	41
A Bonaparte	43
Le Désespoir	47
La Providence à l'homme	49
Dieu	52
Au Rossignol	53
La Prière de femme	55
Ferrare	55
Le Lézard sur les ruines de Rome	56
L'Automne	57
Vers écrits sur un album	58
Le Tombeau d'une mère	58
Les Révolutions	60

POESIES DE VICTOR HUGO.

	PAGE
Mon Enfance	67
Les deux îles	70
Le Feu du ciel	75
Le Voile	84
Attente	85
Les Djinns	86
Rêverie	90
Extase	91
Bounaberdi	91
Lui	92
Ce qu'on entend sur la montagne	96
Pour les pauvres	98
Laissez — Tous ces enfants sont bien là	100
Où donc est le bonheur?	103
La Prière pour tous	105
Ce Siècle avait deux ans	111
Napoléon II.	113
O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes	120
Les Autres en tout sens	120
Puisque nos heures sont remplies	122
Lorsque l'enfant paraît	123
Espoir en Dieu	125
La Cloche	126
Il n'avait pas vingt ans	131
A des oiseaux envolés	134
Regard jeté dans une mansarde	139
Le Retour de l'Empereur	143
O Souvenirs	147
Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin	149
Choix entre deux passants	149
Le Pont	150
L'Expiation	151
Exil	160
Un Manque	161
Le Deuil	163
Les Femmes de Paris pendant le siège	164
Aymerillot	165
Notes	177

ALFRED DE MUSSET.

Louis-Charles-Alfred de Musset né à Paris le 11 novembre 1810, mourut à Paris le 1er mai 1857. Il était fils de Musset-Pathay, chef de bureau du ministère de la guerre, et lui-même écrivain. Au collège Henri IV, Alfred de Musset fut condisciple et devint l'ami de Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans (1810–1842). Il essaya de diverses carrières, mais ne sentit de goût que pour les lettres. D'abord partisan ardent des doctrines de l'école romantique, plus tard il en railla les extravagances, et enfin les désavoua dans son *Discours de Réception à l'Académie.* Ce changement de jugement est très bien expliqué par M. Désiré Nisard dans l'appréciation suivante: "Il procède de La Fontaine, voire de Boileau, quoique en des jours d'insurrection capricieuse il ait regimbé contre sa discipline. Le fond de son talent est la raison. Son imagination lui obéit. Il sent tout ce qu'il dit, et, le sentiment épuisé, il ne le prolonge par par le développement de la rhétorique; il passe à autre chose comme La Fontaine. Il hait la thèse. Sa langue, quoique bien à lui, se tient tout près de celle de ses grands devanciers. Les images, comme chez ceux-ci, y sont rares et justes; le descriptif n'y a rien de l'inventaire; il est du sentiment, comme tout le reste. Cette poésie ne fait pas d'efforts pour s'éloigner de la prose; elle sait qu'il n'y a rien de plus charmant que la prose française, et que le mieux qu'elle puisse faire, c'est de ressembler à sa sœur, en gardant sa physionomie. Elle est élevée sans prêcher; rêveuse sans se perdre dans le vague; elle plaisante sans grimace; elle raille sans déchirer."

La vie d'Alfred de Musset offre des contrastes frappants. Une tristesse profonde, mêlée d'ironie, se dégage souvent de ses poèmes. Il semble être, en art, en politique, en religion, un voyageur désorienté dans son siècle; et cependant nul, mieux que lui, n'exprime les troubles de son siècle. Ses premiers écrits le montrent matérialiste audacieux; à mesure qu'il s'avance dans la vie il semble hésiter entre un scepticisme railleur et un enthousiasme vrai; ses dernières œuvres témoignent des aspirations morales qui s'élancent toujours, cherchant du repos, comme la colombe de Noé, mais, hélas! ne le trouvant pas!

Il publia en 1831 des *Poésies diverses*, et, à partir de 1833, composa ses *Proverbes*, charmants petits chefs-d'œuvre qui justifient l'éloge de M. de Laprade: "Dans ces cadres, d'une élasticité si élégante, une scène de franc comique et d'observation profonde, une scène de Molière semée avec art des grâces de Marivaux, va s'illuminer tout à l'heure d'un éclair de Shakspeare." *Un Spectacle dans un Fauteuil*, commencé en 1832, fut achevé en 1834. En 1836 parut les *Confessions d'un enfant du siècle*, "le récit un peu voilé et dépaysé du roman réel qui a fourni depuis le sujet de ces autres romans, à peine voilés et dèguisés, *Elle et Lui* par George Sand; *Lui et Elle* par Paul de Musset."

Après se succèderent l'un après l'autre, des contes, des comédies, des nouvelles (*Histoire d'une merle blanc*, *Un caprice*, *Croisilles*, etc.), tous écrits dans cette prose qui "était essentiellement celle d'un poète; qui avait fait les vers pouvait seul faire cette fine prose." En 1852 l'Académie française le reçut au nombre de ses célèbres Quarante.

Quoique il eût obtenu la place de bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, il vécut dans la gène. Il n'avait pas de fortune personnelle, et il aimait la dépense. Ses excès abrégèrent sa vie et il s'éteignit dans une vieillesse prématurée. Le recueil des poésies publiées sous le nom de *Poésies Nouvelles*, 1832–1852, montrent Alfred de Musset sous son meilleur jour.

Qui veut connaître le caractère d'Alfred de Musset doit étudier profondément la première partie des *Pensées* de Pascal, là où il parle de *l'indifférence des Athées*, des *contradictions étonnantes de la nature de l'homme* et *du moi humain*. Chose étrange, le poète qui, sans le comprendre soi-même, résume le mieux et les passions et les inquiètudes de notre siècle, trouve son meilleur commentaire dans le philosophe chrétien du siècle de Louis XIV., qui, "cherchant en gémissant," nous a laissé l'analyse le plus vrai du cœur humain.

Ouvrages a consulter sur Alfred de Musset.

Nouvelle Biographie Générale, Notice par M. Léo Joubert.

Histoire de la Littérature française, vol. IV, par M. Désiré Nisard.

Réponse au Discours de Réception de M. de Musset, par M. Désiré Nisard.

Discours de Réception à l'Académie Française, par M. V. de Laprade.

Portraits Comtemporains, tome II, par Sainte-Beuve.

Causeries du Lundi, tomes I et XIII, par Saint-Beuve.

Biographie d'Alfred de Musset, par son frère Paul de Musset.

LAMARTINE.

Alphonse-Marie-Louis de Lamartine est né, en pleine Révolution et de famille royaliste, le 21 octobre, 1790. La Révolution frappa sa famille comme toutes celles qui restaient fidèles à l'ordre ancien. Toutefois, après le règne de la Terreur ses parents purent se réfugier dans cette terre bien-aimée de Milly, que le poète a si bien chantée. Là, avec ses sœurs, il passa une enfance libre et innocente, sous les soins de sa mère, femme admirablement douée pour former son jeune esprit.

Il fit ses études au Collége des Jésuites à Belley, et après, en 1810 et 1811, voyagea en Italie. La Restauration lui amena des changements importants. Il était né dans des sentiments opposés à la Révolution; il n'avait jamais adopté l'Empire; mais en 1814, à la Première Restauration, il entra dans une compagnie des gardes du corps. Pendant les Cent Jours il quitta Paris, et ne reprit point de service.

En 1820 il publia les *Méditations poétiques.* Le public l'accueillit avec enthousiasme; "il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir." En effet Lamartine venait de faire pour la poésie ce que Chateaubriand avait opérée pour la prose. On voyait renaître une poésie inspirée, naturelle, chrétienne, qui respirait l'amour pour la nature, la sympathie pour les douleurs humaines et la foi religieuse.

Sa réussite littéraire lui ouvrit la carrière diplomatique; il fut attaché à la légation de Florence. Après les *Méditations poétiques* vinrent, en 1823, les *Nouvelles Méditations poétiques;* et en 1830 les *Harmonies poétiques et religieuses,* le

plus noble essor de son génie. Plus tard il écrivit bien d'autres poèmes : *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, *Recueillements poétiques*,—aucun n'égala les *Harmonies poétiques et religieuses*. Or, ce n'est pas le talent du poète qui diminue ; c'est que, de moins en moins il se donne le soin de corriger par le goût, par le travail, les écarts de ce talent même.

Aussi, la politique l'emporte sur la poésie ; une politique patriote et sincère, c'est vrai, mais Lamartine était poète plutôt qu'il n'était homme d'état. Ce qui lui manquait c'était justement ce rare bon sens, ce jugement calme et approfondi, qualités nécessaires à l'homme qui voudrait guider le peuple. Sa franchise insouciante l'entraînait dans des situations fâcheuses qui donnaient prise aux reproches de ses amis même. En 1843 il s'attacha aux libéraux constitutionnels. Son grand jour politique c'est le 24 février, quand à force d'une éloquence passionnée mais sage et fière, il dompta la populace et sauva Paris de l'émeute. Après le coup d'état de Louis Napoléon, en 1851, Lamartine abandonna la politique. Il mourut à Paris le 1^r^ mars, 1869.

Parmi ses œuvres en prose on peut citer son *Discours de réception* à l'Académie française en 1830 ; *Voyage en Orient*, 1835 ; *Histoire des Girondins*, 1847 ; *Trois mois au pouvoir*, 1849 ; *Les Confidences* et *Raphaël*, 1849, et *Geneviève*, 1851. Nous y trouvons le même charme naturel du style, mais on lui reproche quelque chose de vague et d'inexacte dans ses appréciations. Il faut, cependant, signaler ces trois chefs-d'œuvre d'art naïf, *Graziella*, *Le tailleur de pierres de Saint-Point*, et *Geneviève*.

Beaucoup d'écrivains ont écrit sur Lamartine ; on peut consulter surtout les auteurs suivant :

Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, Tome I, et *Portraits contemporains*, Tome I ; Lacretelle, *Lamartine et ses amis* ; et Mazade, *Lamartine, sa vie littéraire et politique*.

VICTOR HUGO.

En quelques pages qu'est ce qu'on peut écrire de Victor Hugo? On peut bien vous dire qu'il naquit à Besançon le 26 février, 1802; que son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint général et comte sous l'Empire; que sa mère, Vendéenne et royaliste, garda ses croyances politiques et les enseigna à son fils; que ce fils, tout enfant, suivit avec son père et sa mère les armées impériales à l'Italie; qu'il rentra à Paris en 1809, s'en alla en Espagne en 1811, pour revenir l'année suivante à Paris reprendre aux Feuillantines une vie pleine de bonheur et des études sérieuses.

Et après? On pourrait toujours continuer. L'enfant, devenu jeune homme, obtint les prix des jeux floraux à Toulouse, et publia, en 1822, le premier volume des *Odes et Ballades*, volume qui le permit d'épouser sa compagne d'enfance Mlle Adèle Foucher. Déjà avait commencé cette lutte des opinions politiques que lui-même avait signalée quand il écrivait: "Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange. En général, nos pères sont bonapartistes, nos mères sont royalistes. Pour nos pères la Révolution c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée, l'empire c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme. Pour nos mères, la révolution c'est une guillotine, l'empire c'est un sabre." Ses œuvres se ressentiront de cette lutte. Victor Hugo chantera les lis des Bourbons, les aigles du Grand Empereur et le tricolore de la République.

La préface du drame de Cromwell, publié en 1827, developpa largement les nouvelles théories de l'école romantique, des théories qui furent continuées dans une série des drames : *Marion de Lorme, Hernani, Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia,* et *Torquemada.* Ses premiers romans, *Bug-Jargal* et *Han d'Islande* ont d'illustres successeurs; *Notre Dame de Paris, Les Misérables,* les *Travailleurs de la Mer,* et *Quatre vingt-treize.* Dans le royaume de poésie lyrique les *Odes et Ballades* ne sont que les hérauts d'un cortège royal,—les *Orientales,* les *Feuilles d'Automne,* les *Chants du Crépuscule,* les *Voix Intérieures,* les *Rayons et Ombres,* les *Contemplations, La Légende des Siècles, L'Art d'être Grand-Père, L'Année Terrible.*

Mais la gloire ne conjure pas le malheur. Sa mère mourut en 1821; son père en 1828; son frère Eugène qui avait perdu la raison en 1823, est mort en 1833; sa fille aînée, Léopoldine, périt dans le Seine en 1843 avec son mari Charles Vacquerie. Le coup d'état du 2 décembre 1851 le frappa en pleine poitrine.

Aux douleurs de l'homme de famille vint s'ajouter la douleur du patriote. Alors commença son long exil de dix-neuf ans; alors commença son duel à l'outrance avec Louis Napoléon, dans lequel *Napoléon le Petit, les Chatiments* et *l'Histoire d'un Crime* sont des coups de maître. "Comme poète, comme dramaturge, comme romancier, comme écrivain satirique, Victor Hugo, seul survivant des maîtres-poètes antiques qui osaient flageller les monarques, est certainement la plus grande figure de la littérature aryenne de ce siècle." En 1870, après la bataille de Sédan, jour néfaste quand toutes les gloires de la France,

"Par la main d'un bandit rendirent leur épée"

le poète rentra en France prendre sa part dans la défense de Paris. Ce triste siège vivra toujours dans *L'Année Terrible* "livre plein de feu dramatique, d'images gigantesques, de terreur, d'émotion, de sentiment humain et de grandeur qui, par lui seul, annonce son auteur un génie hors de pair."

Mais le malheur le poursuivait encore. Son frère Abel etait mort en 1855; sa femme dévouée mourut en 1868; son fils aîné, Charles, en 1871; son fils cadet, François, en 1873. Victor Hugo resta seul avec sa fille Adèle, depuis long-temps dans une maison de santé, et avec ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne, les consolateurs adorés de sa vieillesse. Cependant, entouré d'amis dévoués, aimé par la France entière, vénére par le monde, il semblait que, les orages passés, des années tranquilles s'ouvraient devant lui.

Le 22 mai, 1885, il mourut, et la France le pleure.

Que peut-on dire après? Multiplier les détails, donner des aperçus plus justes de sa vie, tout cela est possible; mais sonder son caractère, le révéler, le critiquer, l'expliquer, impossible. Peut-être ce n'est que le siècle prochain qui pourra remplir cette tache. Notre douleur est encore trop vive pour que le jugement soit calme. Permettez-moi de donner un conseil; pour comprendre Victor Hugo, étudiez Victor Hugo lui-même, dans sa propre langue, jamais par une traduction. Sauf Shakespeare, personne n'est si travesti par la traduction que notre poète.

Parmi ses critiques, Sainte-Beuve et M. F. Brunetière sont encore les meilleurs. Nous joignons, ci-dessous, une liste pas complètement exacte de ses œuvres:

1818–1828. Odes et Ballades.
1823. Han d'Islande.
1826. Bug-Jargal.
1827. Cromwell.
1829. Le dernier jour d'un condamné.
1829. Les Orientales.
1830. Hernani.
1831. Marion de Lorme.
1831. Notre Dame de Paris.
1831. Les Feuilles d'Automne.
1832. Le Roi s'amuse.
1833. Lucrèce Borgia.
1833. Marie Tudor.

1834. Claude Gueux.
1835. Angelo, tyran de Padone.
1835. Les Chants du Crépuscule.
1836. La Esmeralda.
1837. Les Voix Intérieures.
1838. Ruy Blas.
1840. Les Rayons et les Ombres.
1843. Les Burgraves.
1851. L'Histoire d'un Crime.
1852. Napoléon le Petit.
1853. Les Chatiments.
1856. Les Contemplations.
1859. La Légende des Siècles (Première série.)
1862. Les Misérables.
1865. Les Chansons des Rues et des Bois.
1866. Les Travailleurs de la Mer.
1869. L'Homme qui rit.
1872. L'Année Terrible.
1872. Quatre vingt-treize.
1873. La Légende des Siècles (Nouvelle série).
1877. L'Art d'être Grand-père.
1878. Le Pape.
1879. La Pitié Suprême.
1880. Religions et Religion.
1880. L'Ane.
1881. Les Quatre Vents de l'Esprit.
1882. Torquemada.
1883. La Légende des siècles (Dernière série).

ALFRED DE MUSSET.

POESIES D' ALFRED DE MUSSET.

LES DEUX ROUTES.

Il est deux routes dans la vie,
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer,
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion,
L'une est bornée et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

JEANNE D'ARC.

Je cherche en vain le repos qui me fuit,
Mon cœur est plein des douleurs de la France,
Jusqu'en ces lieux déserts, dans l'ombre et le silence,
De la patrie en deuil le malheur me poursuit.

Sombre fôret, retraite solitaire,
Muets témoins de mes secrets ennuis,
A mes regards, de mon pauvre pays
Cachez du moins la honte et la misère.
Tristes rameaux, si nous sommes vaincus,
Cachez le toit de mon vieux père;
Peut-être, hélas! je ne le verrai plus!

Tout repose dans la vallée,
Le rossignol chante sous la feuillée
La mélancolie et l'amour.
Déjà l'aurore éveille la nature;
Déjà brille sur la verdure
La douce clarté d'un beau jour,
Quel est ce bruit dans la campagne?
Le clairon sonne aux pieds de nos remparts!
De l'étranger je vois les étendards
Flotter au loin sur la montagne.

Nous avez-vous abandonnés,
Anges gardiens de la patrie?
Plaignez-nous si Dieu nous oublie;
S'il se souvient de nous venez! —
J'ai cru sentir trembler la terre
J'ai cru que le ciel répondait,
Et dans une rayon de lumière,
Du fond des bois une voix m'appelait,
Ce n'est pas une voix humaine:
Il m'a semblé qu'elle venait des cieux.
Mère du Christ, est-ce la tienne?
As-tu pitié des pleurs qui coulent de mes yeux?
Oui, l'Esprit-Saint m'éclaire!
Je sens d'un Dieu vengeur
La force et la colère
Descendre dans mon cœur.
En guerre!

CITATIONS DE ROLLA.

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ;
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître ;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux ;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ;
Les temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache, et blancs comme le lait ;
Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait ?

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;

. . . .

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé:
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux Saint-Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle? où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

. . . .

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés!
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez-vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale

Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître desert ou dans un vieux chateau?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Eternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton oeuvre est bon?

. . . .

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux.

. . . .

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie;
Vous vouliez faire un monde.—Eh bien, vous l'avez fait;
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;

Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles;
Elles flottent, au loin dans les vents empestés.
Elles ont ébranlé de terribles idoles;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte; on ne croit plus aux prêtres; —
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu!

1833.

LA NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.

Écoute ! tout se tait ; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi-morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE.

O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !

Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa, la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloössone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?

Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jeterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : "Il est temps, voici l'ombre!"
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire;
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Helas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne,
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée

De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.

. . . .

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu!
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux de pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant:
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

O Muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,

Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

1835.

LA NUIT DE DÉCEMBRE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir.
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.

Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau.
Sur sa tête un myrte stérile,
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque, plus tard, las de souffrir,
Pour renaître, ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu' impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets;
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout, où sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui
Traînant ma fatique après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,

J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir véçu,
J'ai revu ce que j'avais vu,—
La face humaine et ses mensonges;

. . . .

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu du noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu?—Tu n'es pas mon bon ange;
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!),
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler!

. . . .

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.

Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
  Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
  Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur,
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main ;
Ami, je suis la Solitude.

1835.

LETTRE A LAMARTINE. 25

"*La Lettre à Lamartine* est inséparable des *Nuits*... L'avenir assignera à Alfred de Musset une des premières places parmi les poètes du XIXe siècle. Aucun de ses contemporains ne l'a surpassé pour la spontanéité du génie poétique, pour l'ardente et sincère expression de la passion, pour la vivacité, la grâce et l'éclat de l'esprit ; aucun ne représente plus fidèlement

que lui cette disposition troublée, cette inquiétude des âmes, ce mélange de scepticisme et d'aspirations religieuses qui caractérisent notre époque."—LEO JOUBERT (*Nouvelle biographie générale*).

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli,
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.
Avez-vous de ce temps conservé la mémoire
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits ?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La Muse que le ciel vous avait fiancée
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,
Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre ?
Quel aigle, Ganymède, à ce Dieu vous portait ?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait ?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait.
Vouz aviez lu *Lara*, *Manfred*, et *le Corsaire*,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs ;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette âme désolée ;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et, comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui, lui dont l'Europe, encore toute armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts ;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,

Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,
Lui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir...
Il écouta ces vers,...
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse:
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.
Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle
De la verveine en fleur t'a couronné le front,
A ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis,
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde,
Mon ombre qui passait pleine de vanité,
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon de soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,

Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas ?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice ;
Chacun l'a dans son sein toujours prête à s'ouvrir ;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.

. . . .

O poète, il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que taut de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer ?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait il que, sans y trébucher,
Sur ces propres débris l'homme puisse marcher ?
Il y marche pourtant ; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie :
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessament qu'une ruine en sorte ;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père,
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère ;

Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?
Ah! c'est plus que mourir; c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien; sa douleur est la tienne;
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi dans ta tendresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?

Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux;
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur:

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme:
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère:
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

Février 1836.

L'ESPOIR EN DIEU.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc? "Jouis, dit la raison païenne;
Jouis et meurs; les dieux ne songent qu'à dormir"
"— Espère seulement, répond la foi chrétienne;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir."
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète;
En présence du ciel, il faut croire ou nier.
Je le pense en effet; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront; je veux croire, et j'espère.
Que vais-je devenir, et que veut-ou de moi?

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas; si je m'y précipite,

Pour expier une heure, il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom;
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux?
Hélas! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter:
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas!

. . . .

Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,

Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : " Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ! "
Que me reste-t-il donc ? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?
Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.

Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée,
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Un apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie:
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,

Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste! pourquoi la mort?

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos! . . .

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;

Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde,
Et montres-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

Février, 1838.

A CEUX QUI ACCUSAIENT L'AUTEUR D'IMITATION.

Byron, me direz-vous, m'a servi de modele,
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?
Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous,
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux!

IMPROMPTU.

En Réponse a cette question : qu'est ce que la poésie?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

1839.

TRISTESSE.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté,
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Verité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Bury, 14 Juin, 1840.

SOUVENIR.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir,
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude?
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur;
Fière est cette fôret dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami,
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps! ô légères années!
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice!
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé.

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur la terre
Plus vrai que le bonheur.

1841.

RAPPELLE-TOI.

(VERGISS MEIN NICHT.)

Paroles faites sur la musique de Mozart.

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Ecoute au fond des bois
Murmurer une voix:
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême!
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira:
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Tu ne me verras plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Ecoute dans la nuit,
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

1842.

SUR UNE MORTE.

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit:
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte, et n'a point vécu,
Elle faisait semblant de vivre,
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

1842.

A M. VICTOR HUGO.

Il faut dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux;
Les bonbons, l'Ocean, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.
Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux,
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.
De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,
On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

26 Avril, 1843.

LAMARTINE.

POESIES DE LAMARTINE.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris, qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

"O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices,
Suspendez votre cours;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent.
Coulez, coulez, pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Sois plus lente: et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous au moins fixer la trace?
Quoi! passés pour jomais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers dont l'air est caressé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : " Ils ont passé ! "

A BYRON.

Toi, dont le monde encor ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance, un éternel adieu !

Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres.

. . . .

Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence:
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le jong que tu voudrais briser;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

. . . .

Simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côte les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles,
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis,
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été — mais je suis ce que je devais être.
J'adore sans la voir ta suprême raison;
Gloire à toi qui m'as fait! ce que tu fais est bon,
Pardonne au désespoir un moment de blasphème.
J'osai... Je me repens. Gloire au maître suprême!
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir.

. . . .

Mais silence, ô ma lyre! et toi, qui dans tes mains
Tiens les cœurs palpitants des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie:
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme

Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Courage, enfant déchu d'une race divine!
Tu portes sur ton front ta superbe origine;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on te offre de si bas:
La gloire ne peut-être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

1820.

A BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue — un sceptre brisé.

Ici gît. — Point de nom! Demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglants caractères
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait, tremblants, sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce

Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface,
N'imprima sur la terre une plus forte trace:
Et ce pied s'est arrêté là. —

Il est là. — Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi,
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux — refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

. . . .

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais — tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'énivrer.

Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

. . . .

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie;
Emousser le poignard, décourager l'envie;
Ebranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve! — et ce fut ton destin!

Tu tombas cependant de ce sublime faîte:
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que ta pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit?

. . . .

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;

Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici — mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout — tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

. . . .

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire :
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander recompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom — qu'il n'osait achever.

Achève. — C'est le Dieu qui règne et qui couronne ;
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne ;
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance ;
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !

1821.

LE DÉSESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

"Va," dit-il "je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi ;
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi !"

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme et la matière.
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

. . . .

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais, cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité.

Sans t'épuiser jamais sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu;
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte,
Ah! ma raison frémit, tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

. . . .

Du jour où la nature au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

La vertu succombant sons l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité.

La fortune toujours du parti des grands crimes;
Les forfaits couronnés devenus légitimes;
La gloire au prix du sang;
Les enfants héritant l'iniquité des pères;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant.

. . . .

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur,
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

1822.

LA PROVIDENCE A L'HOMME.

(*Réponse au Désespoir.*)

Quoi! le fils du néant a maudit l'existence!
Quoi! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits,
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits!

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein;
Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Tu naquis: ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard;
J'échauffai de tes sens la sève languissante
Des feux de mon regard.

Ton âme, quelque temps par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison;
Tu pensas: la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux!
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux.
L'ordre était mon intelligence;
La nature ma providence.

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,
Et tu ne crois plus au soleil.
" Non, tu n'es plus qu'un grand problême
Que le sort offre à la raison;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon."

Arrête, orgueilleuse pensée!
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi?
Connais leur différence auguste:
Tu n'as qu'un jour pour être juste;
J'ai l'éternité devant moi.
Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux dont gémit ta faiblesse
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ma liberté:
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité.

Mais ton cœur endurci doute et murmure encore;
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés.
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés!

Attends ; ce demi-jour mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu ;
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;
L'océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant ?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers ;
J'appelle le soleil du fond de ses déserts :
Franchissant la distance
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs !

Et toi, dont mon souffle est la vie,
Toi sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers ?
Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas,
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté !
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

1822.

DIEU.

Il est, tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge :
Le jour est son regard, le monde est son image.
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi.
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut-être il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré ;
Intelligence, force, amour, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais il peut donner sans cesse ;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance ;
Tendant par la nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !
Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espére,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre !
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre et le ciel sait son nom.

1825.

AU ROSSIGNOL.

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis.
Tu ne sais pas que mon oreille
Suspendue à ta douce voix
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois.

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser.
Et qu'enfin un autre poète,
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
Ton hymne nocturne aux fôrets.

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter;
Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait
Elève une voix sous la mousse
La tienne se trouble et se tait.

Ah! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu:
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu.
Tes gazouillements, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant.
Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos;

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte
Du rocher nu dans le bassin,
Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein ;
Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans la voix des vagues éteintes
Sur le sable ou dans les roseaux;

Et de ces doux sons où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle!
Et tu fais ton hymne à la nuit.
Oh! mêle ta voix à la mienne!
La même oreille nous entend;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend.

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été.
Et nous, dans cette voix sans charmes
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retentir une douleur!

LA PRIÈRE DE FEMME.

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,
Que peut-on échanger de mieux
Que la prière, don suprême,
Or pur qu'on reçoit même aux cieux?

Tous me l'offrez, je le réclame:
Pensez à moi dans le saint lieu;
Que cette obole de votre âme
M'enrichisse au trésor de Dieu.

L'Orient sous son ciel de fête,
Prenant les astres pour autel,
Sur les minarets du Prophète
Fait prier la voix d'un mortel.

Le chrétien dans ses basiliques,
Réveillant l'écho souterrain,
Fait gémir ses graves cantiques
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme
Pour porter à Dieu mes accents;
Mes soupirs, passant par ton âme
Ont plus de pleurs et plus d'encens!

1841.

FERRARE.

Improvisé en sortant du cachot du Tasse.

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyre;
Du supplice plus tard on baise l'instrument;
L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Grand parmi les petits, libre parmi les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes,
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe!
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain!

1844.

LE LÉZARD SUR LES RUINES DE ROME.

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe;
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux
L'ombre de ce reptile immonde
Eclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie:
Le livre echappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie.
Raille moins fort l'orgueil humain.

1846.

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnées d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissans sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime a revoir encor pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

***

VERS ECRITS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est un livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix;
Le passage adoré ne s'y lit qu'une fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime. . .
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore: "En vain tu vas briller;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler.

"Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge,
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs,
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie
Brille à peine un moment à notre âme éblouie,
Qu'il s'éteint et s'allume ailleurs.

Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde,
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé;
Et tout flotte et tout tombe, ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé!"

Et mon regard, errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout-à coup fixé sur un tombeau.

Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau.

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu.

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité,

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte ! —
Un peu de cendre était assez.

Non, non ! pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroique effort.
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort.

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère :
En vain la vie est dure et la mort est amère :
Qui peut douter sur son tombeau?

1850.

LES RÉVOLUTIONS.

Quand l' Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde,
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons.

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu ;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître ;
" Vis, meurs, immuable en ce lieu ! "

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles:
Semblable au guerrier armé pour les batailles,
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix.

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit.
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse:
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas de place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

"Marche!" sa voix le dit à la nature entière
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite,—
Les cieux, les astres, les humains!

. . . .

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée;
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau.
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau.

Là, c'est leurs dieux; ici, les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois:
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la visible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Tous sont enfants de Dieu! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,

Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhova!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues:
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épèlent l'Évangile.
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille,
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole:
Montez à sa lueur, courez à sa parole.
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de Celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle:
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,

Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi, quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme de sombres murs;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

"C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;
A les compter en vain mon esprit se consume.
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume:
Les jours flottent sans avancer!"

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande, et t'accuse,
Seigneur! . . . Ils marchent cependant.

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

VICTOR HUGO.

VICTOR HUGO.

POESIES DE VICTOR HUGO.

MON ENFANCE.

> **Voilà que tout cela est passé... Mon enfance n'est plus; elle est morte, pour ainsi dire, quoique je vive encore.**
> ***Saint-Augustin, Confessions.***

I.

J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète;
J'aurais été soldat, si je n'étais poète.
Ne vous étonnez point que j'aime les guerriers.
Souvent, pleurant sur eux, dans ma douleur muette,
J'ai trouvé leurs cyprès plus beaux que nos lauriers.

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée.
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée.
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau,
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes;
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers,
J'aimai les fiers coursiers, aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers.

J'aimai les forts tonnants, aux abords difficiles;
Le glaive nu des chefs guidant les rangs dociles;

La vedette, perdue en un bois isolé,
Et les vieux bataillons qui passaient dans les villes,
Avec un drapeau mutilé.

Mon envie admirait et le hussard rapide,
Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
Et le panache blanc des agiles lanciers,
Et les dragons, mêlant sur leur casque gépide
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

. . . .

J'entendais le son clair des tremblantes cymbales,
Le roulement des chars, le sifflement des balles;
Et, de monceaux de morts semant leurs pas sanglants,
Je voyais se heurter au loin, par intervalles,
Les escadrons étincelants!

II.

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie;
Et tout enfant encor, les vieillards recueillis
M'écoutaient racontant, d'une bouche ravie,
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis!

Chez dix peuples vaincus je passai sans défense,
Et leur respect craintif étonnait mon enfance;
Dans l'âge où l'on est plaint, je semblais protéger.
Quand je balbutiais le nom chéri de France,
Je faisais pâlir l'étranger.

Je visitai cette île, en noirs débris féconde,
Plus tard, premier degré d'une chute profonde.
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Vers l'Adige et l'Arno je vins des bords du Rhône.
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone,

Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin, puis Florence aux plaisirs toujours prête,
Naple, aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant.

L'Espagne m'accueillit, livrée à la conquête.
Je franchis le Bergare, où mugit la tempête;
De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial;
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

Là, je voyais les feux des haltes militaires
Noircir les murs croulants des villes solitaires;
La tente de l'église envahissait le seuil;
Les rires des soldats, dans les saints monastères,
Par l'écho répétés, semblaient des cris de deuil.

III.

Je revins, rapportant de mes courses lointaines
Comme un vague faisceau de lueurs incertaines.
Je rêvais, comme si j'avais, durant mes jours,
Rencontré sur mes pas les magiques fontaines
Dont l'onde enivre pour toujours.

L'Espagne me montrait ses convents, ses bastilles;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
Irun, ses toits de bois; Vittoria, ses tours;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée;

Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant: "C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas."

Odes et Ballades, 1823.

LES DEUX ÎLES.

Dites-moi d'où il est venu,
je vous dirai où il est allé.
E. H.

I.

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominent l'onde
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant les cimes,
Que Dieu les tira des abîmes
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles où la flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles, peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
Et Napoléon y mourir!

"Là fut son berceau! — Là sa tombe!"
Pour les siècles, c'en est assez.

Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés.
Sur ces îles à l'aspect sombre
Viendront, à l'appel de son ombre,
Tous les peuples de l'avenir;
Les foudres qui frappent leurs crêtes,
Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
Ne sont plus que son souvenir!

II.

Comme il était rêveur au matin de son âge!
Comme il était pensif au terme du voyage!
C'est qu'il avait joui de son rêve insensé;
Du trône et de la gloire il savait le mensonge;
Il avait vu de près ce que c'est qu'un tel songe,
Et quel est le néant d'un avenir passé!

Enfant, des visions, dans la Corse, sa mère
Lui révélaient déjà sa couronne éphémère,
Et l'aigle impérial planant sur son pavois;
Il entendait d'avance, en sa superbe attente,
L'hymne qu'en toute langue, aux portes de sa tente,
Son peuple universel chantait tout d'une voix.

III.

ACCLAMATION.

"Gloire à Napoléon! gloire au maître suprême!
Dieu même a sur son front posé le diadème.
Du Nil au Borysthène il règne triomphant.
Les rois fils de cent rois s'inclinent quand il passe,
Et dans Rome il ne voit d'espace
Que pour le trône d'un enfant!

"Pour porter son tonnerre aux villes effrayées,
Ses aigles ont toujours les ailes déployées.

Il régit le conclave, il commande au divan.
Il mêle à ses drapeaux, de sang toujours humides,
Des croissants pris aux Pyramides,
Et la croix d'or du grand Ivan!

"Le Mamelouk bronzé, le Goth plein de vaillance,
Le Polonais, qui porte une flamme à sa lance,
Prêtent leur force aveugle à ses ambitions.
Ils ont son vœu pour loi, pour foi sa renommée.
On voit marcher dans son armée
Tout un peuple de nations!

"Il a bâti si haut son aire impériale,
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater!
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête;
Il faudrait, pour frapper sa tête,
Que la foudre pût remonter!"

IV.

La foudre remonta! — Renversé de son aire,
Il tombe tout fumant de cent coups de tonnerre.
Les rois punirent leur tyran.
On l'exposa vivant sur un roc solitaire;
Et le géant captif fut remis par la terre
A la garde de l'océan.

Oh! comme à Sainte-Hélène il dédaignait sa vie,
Quand le soir il voyait, avec un œil d'envie,
Le soleil fuir sous l'horizon,
Et qu'il s'égarait seul sur le sable des grèves,
Jusqu'à ce qu'un Anglais, l'arrachant de ses rêves,
Le ramenât dans sa prison!

Comme avec désespoir ce prince de la guerre
S'entendait accuser par tous ceux qui naguère

Divinisaient son bras vainqueur!
Car des peuples ligués la clameur solennelle
Répondait à la voix implacable, éternelle,
Qui se lamentait dans son cœur!

V.

IMPRÉCATION.

"Honte! opprobre! malheur! anathème! vengeance!
Que la terre et les cieux frappent d'intelligence!
Enfin nous avons vu le colosse crouler!
Que puissent retomber sur ses jours, sur sa cendre,
Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
Tout le sang qu'il a fait couler!

Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne,
De Jaffa, du Kremlin qu'il brûla sans remords,
Des plaines du carnage et des champs de victoire,
Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
La malédiction des morts!

Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes
Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
Heurtant confusément des os noircis de poudre,
Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil!

Il crut que sa fortune, en victoires féconde,
Vaincrait le souvenir du peuple roi du monde;
Mais Dieu vient, et d'un souffle éteint son noir flambeau,
Et ne laisse au rival de l'éternelle Rome.
Que ce qu'il faut de place et de temps à tout homme
Pour se coucher dans le tombeau.

Ces mers auront sa tombe, et l'oubli la devance.
En vain à Saint-Denis il fit parer d'avance

Uu sépulcre de marbre et d'or étincelant;
Le ciel n'a pas voulu que de royales ombres
Vissent, en revenant pleurant sous ces murs sombres,
Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent!"

VI.

Qu'une coupe vidée est amère! et qu'un rêve
Commencé dans l'ivresse avec terreur s'achève!
Jeune, on livre à l'espoir sa crédule raison;
Mais on frémit plus tard, quand l'âme est assouvie,
Hélas! et qu'on revoit sa vie
De l'autre bord de l'horizon!

Ainsi quand vous passez au pied d'un mont sublime,
Longtemps en conquérant vous admirez sa cime,
Et ses pics, que jamais les ans n'humilieront,
Ses forêts, vert manteau qui pend aux rocs sauvages,
Et ces couronnes de nuages
Qui s'amoncellent sur son front.

Montez donc, et tentez ces zones inconnues! —
Vous croyiez fuir aux cieux... vous vous perdez aux nues!
Le mont change à vos yeux d'aspect et de tableaux;
C'est un gouffre obscurci de sapins centenaires,
Où les torrents et les tonnerres
Croisent des éclairs et des flots!

VII.

Voilà l'image de la gloire;
D'abord un prisme éblouissant,
Puis un miroir expiatoire,
Où la pourpre paraît du sang!
Tour à tour puissante, asservie,
Voilà quel double aspect sa vie
Offrit à ses âges divers.

Il faut à son nom deux histoires:
Jeune, il inventait ses victoires;
Vieux, il méditait ses revers.

En Corse, à Sainte-Hélène encore,
Dans les nuits d'hiver, le nocher,
Si quelque orageux météore
Brille au sommet d'un noir rocher,
Croit voir le sombre capitaine,
Projetant son ombre lointaine,
Immobile, croiser ses bras;
Et dit que, pour dernière fête,
Il vient regner dans la tempête,
Comme il régnait dans les combats.

VIII.

S'il perdit un empire, il aura deux patries,
De son seul souvenir illustres et flétries,
L'une aux mers d'Annibal, l'autre aux mers de Vasco;
Et jamais, de ce siècle attestant la merveille,
On ne prononcera son nom, sans qu'il n'éveille
Aux bouts du monde un double écho!

. . . .

Odes et Ballades, Juillet, 1825.

LE FEU DU CIEL.

24. Alors le Seigneur fit descendre sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu.

25. Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tous les pays à l'entour avec ceux qui les habitaient, et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

Genèse.

I.

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile;

On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

D'où vient-elle? des cieux, de la mer, ou des monts?
Est-ce le char de feu qui porte les démons
A quelque planète prochaine?
O terreur! de son sein, chaos mystérieux,
D'où vient que par moments un éclair furieux
Comme un long serpent se déchaîne?

II.

La mer! partout la mer! des flots, des flots encor!
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor,
Ici les flots, là-bas les ondes;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés:
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes.

— Faut-il sécher ces mers? dit le nuage le feu,
— Non — Il reprit son vol sous le souffle de Dieu.

III.

Un golfe aux vertes collines
Se mirant dans le flot clair;
Des buffles, des javelines,
Et des chants joyeux dans l'air! —
C'était la tente et la crèche,
La tribu qui chasse et pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Jouterait avec l'éclair.

Pour ces errantes familles
Jamais l'air ne se corrompt.
Les enfants, les jeunes filles,

Les guerriers dansaient en rond,
Autour d'un feu sur la grève,
Que le vent courbe et relève,
Pareils aux esprits qu'en rêve
On voit tourner sur son front.

Les hommes, les femmes nues
Se baignaient au gouffre amer,
Ces peuplades inconnues,
Où passaient-elles hier?
La voix grêle des cymbales,
Qui fait hennir les cavales,
Se mêlait par intervalles
Aux bruits de la grande mer.

La nuée un moment hésita dans l'espace.
— Est-ce là? — Nul ne sait qui lui répondit: Passe!

IV.

L'Egypte! Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Egypte: elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux
D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux
Leurs bases de cendre inondées;
Et de leur faîte aigu jusqu'aux sables dorés,
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,
Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,
Les gardaient, sans qu'il fût vent de flamme au désert
Qui leur fît baisser la paupière.

Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port,
Une ville géante, assise sur le bord,
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre..

On entendait gémir le semoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet,
Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre;
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

— Où faut il s'arrêter? dit la nuée encor,
— Cherche! dit une voix dont trembla le Thabor.

V.

Du sable, puis du sable!
Le désert! noir chaos
Toujours inépuisable
En monstres, en fléaux!
Ici rien ne s'arrête,
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots!

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophyr ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule,

Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

— Faut il changer en lac ce désert ? dit la nue,
— Plus loin ! dit l'autre voix du fond des cieux venue.

VI.

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,
Voici Babel, déserte et sombre.
Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds
Jétaient une étrange harmonie,
Le genre humain jadis bourdonnait alentour,
Et sur le globe entier Babel devait un jour
Asseoir sa spirale infinie.

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,
Glissaient parmi des blocs superbes ;
Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pendant au front des tours,
Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

. . . .

— Faut-il l'achever ? dit la nuée en courroux.
— Marche !—Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous?

VII.

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,
Et d'étage en étage escaladant les nues,

Apparaissent, dormant dans la brume des nuits,
Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs bruits.
Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées.
L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées:
Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,
Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts,
Chapiteaux évasés, puis un groupe difforme
D'éléphants de granit portant un dôme énorme;
Des colosses debout, regardant autour d'eux
Ramper des monstres nés d'accouplements hideux;
Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades,
Où la lune jetait son écharpe aux cascades;
Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux
Cent idoles de jaspe à tête de taureaux;
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles
Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux.
Ah! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs!
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,
Et comme un double ulcère, elles souillaient le monde.
Tout dormait cependant: au front des deux cités
A peine encor glissaient quelques pâles clartés,
Lampes de la débauche, en naissant disparues,
Derniers feux des festins oubliés dans les rues.
De grands angles de murs, par la lune blanchis,
Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réfléchis.
Peut-être on entendait vaguement dans les plaines
S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,
Et les deux villes sœurs, lasses des feux du jour,
Murmurer mollement d'une étreinte d'amour!
Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,
Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.

C'est alors que passa le nuage noirci,
Et que la voix d'en haut lui cria: — C'est ici!

VIII.

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs !

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !
L'ardente nuée,
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers !
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs !

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille
Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

. . . .

Il gronde, il ondule ;
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent;
Son flot vert et rose

Que le soufre arrose,
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

En vain quelques mages,
Portent les images
Des dieux du haut lieu ;
En vain leur roi penche
Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu ;
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu.

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare,
Et pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
Court — Partout les flammes
Aveuglent ses yeux ;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes
A flots furieux,
La foule maudite
Croît voir, interdite,
L'enfer dans les cieux !

IX.

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice
Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,
On vit de loin Babel, leur fatale complice,
Regarder par-dessus les monts de l'horizon.

On entendit, durant cet étrange mystère,
Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
Si profond qu'il troubla, dans leur morne cité,
Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.

X.

Le feu fut sans pitié! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés;
Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
Terrassés, éblouis se demandaient quel dieu
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain:
Dieu sait atteindre qui le brave.
Ils invoquaient leurs dieux; mais le feu qui punit
Frappait ces dieux muets, dont les yeux de granit
Soudain fondaient en pleurs de lave.

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon!
Dieu brûla ces mornes campagnes;
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes.

XI.

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher

A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus; et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
Qui fume comme une fournaise!

Les Orientales, 1828.

LE VOILE.

Avez-vous prié Dieu ce soir Desdemona? *Shakespeare.*

LA SŒUR.

Qu'avez-vous, qu'avez-vous mes frères?
Vous baissez des fronts soucieux;
Comme des lampes funéraires
Vos regards brillent dans vos yeux.
Vos ceintures sont déchirées;
Déjà trois fois, hors de l'étui,
Sous vos doigts, à demi-tirées,
Les lames des poignards ont lui.

LE FRÈRE AÎNÉ.

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui?

LA SŒUR.

Je revenais du bain mes frères,
Seigneurs, du bain je revenais,
Cachée aux regards téméraires
Des Giaours et des Albanais,
En passant près de la mosquée
Dans mon palanquin recouvert,
L'air du midi m'a suffoquée;
Mon voile un instant s'est ouvert.

LE SECOND FRÈRE.

Un homme alors passait? un homme en caftan vert.

LA SŒUR.

Oui — peut-être — mais son audace
N'a point vu mes traits dévoilés —
Mais vous parlez à voix basse,
A voix basse vous vous parlez.
Vous faut-il du sang? Sur votre âme,
Mes frères, il n'a pu me voir.
Grâce! tuerez-vous une femme,
Faible et nue en votre pouvoir!

LE TROISIÈME FRÈRE.

Le ciel était rouge à son coucher ce soir!

LA SŒUR.

Grâce! qu'ai je fait? grâce! grâce!
Dieu! quatre poignards dans mon flanc!
Ah! par vos genoux que j'embrasse —
O mon voile! ô mon voile blanc!
Ne fuyez pas mes mains qui saignent,
Mes frères, soutenez mes pas!
Car sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas.

LE QUATRIÈME FRÈRE.

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas!

Les Orientales, Septembre 1828.

ATTENTE.

Esperaba, desperada.

Monte, écureuil, monte au grand chêne,
Sur la branche des cieux prochaine,
Qui plie et tremble comme un jonc.
Cigogne, aux vieilles tour fidèle,
Oh! vole et monte à tire-d'aile

De l'église à la citadelle,
Du haut clocher au grand donjon.

Vieux aigle, monte de ton aire
A la montagne centenaire
Que blanchit l'hiver éternel.
Et toi qu'en ta couche inquiète
Jamais l'aube ne vit muette,
Monte, monte, vive alouette,
Vive alouette, monte au ciel.

Et maintenant, du haut de l'arbre,
Des flèches de la tour de marbre,
Du grand mont, du ciel enflammé,
A l'horizon, parmi la brume,
Voyez-vous flotter une plume,
Et courir un cheval qui fume,
Et revenir mon bien-aimé?

Les Orientales, Juin 1828.

LES D'JINNS.

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga;
Cosi vid'io venir, traengo guai,
Ombre portate d'alla detta briga.

Dante.

Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,

Mer grise
Où brise
La brise, —
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit :
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, il s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche :
L'écho la redit,
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !

Déjà s'éteint ma lampe;
Et l'ombre de la rampe
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! Hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!

Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;

Leur essaim gronde:
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute: —
Tout fuit,
Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

Les Orientales, Août 1828.

RÊVERIE.

Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animal che sono'n terra
Dalle fatiche loro.
Dante.

Oh! laissez-moi! c'est l'heure où l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume;
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.
Le grand bois jaunissant dore seul la colline:
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh, qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, —
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or?

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies!
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet!

Les Orientales, Septembre 1828.

EXTASE.

Et j'entendis une grande voix.
L'Apocalypse.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles,
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête:
"C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!"

Les Orientales, Novembre 1828.

BOUNABERDI.

Grand comme le monde.

Souvent Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe,
Que, comme un noir manteau, le semoum enveloppe,

Monte, géant lui-même, au front d'un mont géant,
D'où son regard, errant sur le sable et sur l'onde,
Embrasse d'un coup d'œil les deux moitiés du monde,
Gisantes à ses pieds dans l'abîme béant.

Il est seul et debout sur ce sublime faîte.
A sa droite couché, le désert qui le fête
D'un nuage de poudre importune ses yeux :
A sa gauche, la mer, dont jadis il fut l'hôte,
Elève jusqu'à lui sa voix profonde et haute,
Comme aux pieds de son maître aboie un chien joyeux.

Et le vieil Empereur, que tour à tour réveille
Ce nuage à ses yeux, ce bruit à son oreille,
Rêve, et comme à l'amante on voit songer l'amant,
Croit que c'est une armée, invisible et sans nombre,
Qui fait cette poussière et ce bruit pour son ombre,
Et sous l'horizon gris passe éternellement.

PRIÈRE.

Oh ! quand tu reviendras rêver sur la montagne,
Bounaberdi ! regarde un peu dans la campagne
Ma tente qui blanchit dans les sables grondants ;
Car je suis libre et pauvre, un Arabe de Caire,
Et quand j'ai dit : "Allah !" mon bon cheval de guerre
Vole, et sous sa paupière a deux charbons ardents !

Les Orientales, Novembre 1828.

LUI.

J'étais géant alors, et haut de cent coudées.
Buonaparte.

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée,
Il verse à mon esprit le souffle créateur.

Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,

Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

II.

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout! — Au Nil je le retrouve encore.
L'Egypte resplendit des feux de son aurore;
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent;
Le peuple redoutait ses armes inouïes;
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon;
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans.
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit: Debout! Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé;

Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

III.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom,
Oui quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge; ange on démon, qu'importe?
Ton aigle dans son vol, haletants nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums;

Qu'il hante de Pæstum l'auguste colonnade,
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,

Toujours il voit, du sein des mers et des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon !

Les Orientales, Décembre 1828.

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

Avez-vous quelque fois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
Etait-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
Aviez-vous l'Océan au pied de la montagne ?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté ?
Voici ce qu'on entend, du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer ;
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant de soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde

. . . .

Comme une autre atmosphère épars et débordé
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.
L'une venait des mers: chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux,
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Etait triste: c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'Océan magnifique
Epandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'Océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sur sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.

Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Eternel durant l'éternité,
L'une disait: NATURE! et l'autre: HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile,
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut-être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

Feuilles d'Automne, Juillet 1829.

POUR LES PAUVRES.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,

Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres,
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège
Et qu'il se dit tout bas : "Pour un seul, que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient ;
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens !"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeaux,
Et sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines :
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines,
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces bien superflus où son regard s'attache :
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Et qui, lorsqu'il le faut, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : "Buvez, mangez ! c'est ma chair et mon sang !"

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : "Il a pitié de nous !"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre, qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux !

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Feuilles d'Automne, Janvier 1830.

LAISSEZ — TOUS CES ENFANTS SONT BIEN LÀ.

Sinite parvules venite ad me.
Jésus.

Laissez — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule ?

Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris
Effarouchent la muse et chassent les péris? —
Venez, enfants, venez en foule!

Venez autour de moi! Riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule, en ce monde où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors, sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures.

Fâcheux, qui les vouliez écarter! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant
Au ciel sombre, au cœur du poète!

" — Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie . . . —"
Eh! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!
Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!
Pour un vain bruit qui passe et tombe!

Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées,
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.

Venez, enfants ! — A vous jardins, cours, escaliers !
Ebranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse !

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,

Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes.

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores.

Feuilles d'Automne, Mai 1830.

OÙ DONC EST LE BONHEUR?

Sed satis est jam posse mori.
Lucain.

Où donc est le bonheur ? disais je ? — Infortuné !
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné !
Naître et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament !

Plus tard, aimer, garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme;
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes,
Toujours souffrir: parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse;
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir;
Effacer de son front des taches et des rides,
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas;
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas;
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!

Vieillir enfin, vieillir! Comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
Boire le reste amer de ces parfums aigris;
Etre sage, et railler l'amant et le poète,
Et, lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs,
Nos enfants qui déjà sont tournés vers les leurs!

Ainsi l'homme, ô mon Dieu! marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.
C'est donc avoir vécu! c'est donc avoir été!

Dans l'amour et la joie et la félicité
C'est avoir eu sa part ! et se plaindre est folie,
Voilà de quel nectar la coupe était remplie !
Hélas, naître pour vivre en désirant la mort !
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie !

Où donc est le bonheur, disais-je ? Infortuné,
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'aviez donné !

Feuilles d'Automne, Mai 1830.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ora pro nobis !

I.

Ma fille ! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre — Ecoute !
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue an vent du soir la poussière du jour.

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit, la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,

Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil. de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

. . . .

II.

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi, j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait,
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait!

. . . .

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs.

. . . .

Va donc prier pour moi! Dis pour toute prière:
"Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,

Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! "
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel,
Toute aile vers son but incessamment retombe,
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père ! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs !
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs !

III.

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants ;
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents.
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval ;

Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille!
Qu'il fasse le bien ou le mal!

. . . . . .

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment.
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre,
Il faut avoir pitié des morts!

IV.

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond;
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

. . . .

Prie, afin que le père et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

. . . .

V.

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,

Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi, dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi: ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui.

. . . . . .

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes,
Laissons les enfants à genoux.
Pécheurs! nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI.

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde;
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts!—enfin donne au Seigneur!

"Quoi!" murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
"Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose?
Il est le Saint des saints, il est le Roi des rois!
Il se fait des soleils un cortége suprême,
Il fait baisser la voix à l'Océan lui-même,
Il est seul, il est tout! à jamais! à la fois!"

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Eh bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée,
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte echapper.

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant, sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

Feuilles d'Automne, Juin 1830.

CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS.

Data fata secutus.
Devise des *Saint-John*.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix :
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée ;
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Epandait son amour et ne mesurait pas !

Oh ! l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur

Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage.

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit.

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,

L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.
D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendit qu'un vent, pour en troubler l'azur.
Apres avoir chanté j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne!

Feuilles d'Automne, Juin 1830.

NAPOLÉON II.

I.

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers, sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II.

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,

Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,

Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel!

III.

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

. . . .

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —

Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré.

IV.

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents, —
Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre! —
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son amour!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond, —
Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front: —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail;

Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

. . . .

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu. —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V.

Tous deux sont morts.— Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant.

. . . .

VI.

O révolutions ! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille,
Mais qui sait comment Dieu travaille ?

Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers?

Pourtant cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations;
Oh, quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions?
Que sert ta chanson, ô poète?
Ces chants que ton génie émiette,
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu!
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume,
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur,
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon!
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon!

Chants du Crépuscule, Août 1832.

O DIEU! SI VOUS AVEZ LA FRANCE SOUS VOS AILES.

O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttes éternelles;
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant;
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend;
Ce noir torrent de lois, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées;
Ces tribuns opposant, lorsqu'on les réunit,
Une charte de plâtre aux abus de granit;
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde;
Cette guerre, toujours plus sombre et plus profonde,
Des partis au pouvoir, du pouvoir au partis;
L'aversion des grands qui ronge les petits;
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit
Emplissent les discours, et qu'on entend la nuit,
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Les lourds canons rouler sur le pavé des villes!

Chants du Crépuscule, Août 1832.

LES AUTRES EN TOUT SENS.

Les autres en tout sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie.
Tout marche en eux au gré des choses qui viendront,
L'action sans l'idée et le pied sans le front.
Ils suivent au hasard le projet ou le rêve,
Toute porte qui s'ouvre ou tout vent qui s'élève.
Le présent les absorbe en sa brièveté.
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été;
Ils sont, et voilà tout. Leur esprit flotte et doute.
Ils vont, le voyageur ne tient pas à la route,
Et tout s'efface en eux à mesure, l'ennui

Par la joie, oui par non, hier par aujourd'hui.
Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.
Aucune règle au fond de leurs vœux n'est tracée;
Nul accord ne les tient dans ses proportions.
Quand ils pensent une heure, au gré des passions,
Rien de lointain ne vient de derrière leur vie
Retentir dans l'idée à cette heure suivie;
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs,
Le passé sans racine et l'avenir sans fleurs.

Mais vous qui répandez tant de jour sur mon âme,
Vous qui depuis douze ans, tour à tour ange et femme,
Me soutenant là-haut ou m'aidant ici-bas,
M'avez pris sous votre aile ou calmé dans vos bras;
Vous qui, mettant toujours le cœur dans la parole,
Rendez visible aux yeux, comme un vivant symbole,
Le calme intérieur par la paix du dehors,
La douceur de l'esprit par la santé du corps,
La bonté par la joie, et, comme les dieux même,
La suprême vertu par la beauté suprême;
Vous savez que toute âme a sa règle auprès d'elle;
Tout en vous est serein, rayonnant et fidèle,
Vous ne dérangez pas le tout harmonieux,
Et vous êtes ici comme une sphère aux cieux.
Rien ne se heurte en vous; tout se tient avec grâce;
Votre âme en souriant à votre esprit s'enlace,
Votre vie où les pleurs se mêlent quelquefois,
Secrète comme un nid qui gémit dans les bois,
Comme un flot lent et sourd qui coule sur des mousses,
Est un concert charmant des choses les plus douces.
Bonté, vertu, beauté, frais sourire, œil de feu,
Toute votre nature est un hymne vers Dieu.
Il semble, en vous voyant si parfaite et si belle,
Qu'une pure musique, égale et solennelle
De tous vos mouvements se dégage en marchant,
Les autres sont des bruits; vous, vous êtes un chant!

Chants du Crépuscule, 1834.

PUISQUE NOS HEURES SONT REMPLIES.

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamité;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous;
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous;

Puisque la terre où tu t'inclines
Et que tu mouilles de tes pleurs,
A déjà toutes nos racines
Et quelques-unes de nos fleurs;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leurs voix;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois;

Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
On sent la douleur déborder;
Puisque la vie est comme un vase
Qu'on ne peut emplir ni vider;

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter;

Puisque le cadran, quand il sonne,
Ne nous promet rien pour demain:
Puisqu'on ne connaît plus personne
De ceux qui vont dans le chemin;

Mets ton esprit hors de ce monde !
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas !
Ta perle n'est pas dans notre onde.
Ton sentier n'est point sous nos pas.

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers ;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

L'ombre et l'abîme ont un mystère.
Que nul mortel ne pénétra ;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera !

D'autres yeux de ces flots sans nombre
Ont vainement cherché le fond !
D'autres yeux se sont emplis d'ombre
A contempler ce ciel profond !

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour ton cœur désert !
Demande une goutte à cette urne !
Demande un chant à ce concert !

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux !

Chants du Crépuscule.

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT.

Le toit s'égaye et rit.
André Chénier.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son donx regard qui brille
Fait briller tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelque fois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

Le nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la fôret dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;

Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde,
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Feuilles d'Automne, 1830.

ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain, et puis demain encore,
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir,
Espère! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons-là pour prier comme Dieu pour bénir.

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances;
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

Chants du Crépuscule.

LA CLOCHE.

A Louis B——.

Ami, le voyageur que vous avec connu,
Et dont tant de douleurs ont mis le cœur à nu,
Monta, comme le soir s'épanchait sur la terre,
Triste et seul, dans la tour lugubre et solitaire;
Tour sainte où la pensée est mêlée au granit,
Où l'homme met son âme, où l'oiseau fait son nid.

Il gravit la spirale aux marches presque usées,
Dont le mur s'entr'ouvrait aux bises aiguisées,
Sans regarder les toits amoindris sous ses pieds;
Puis entra sous la voûte aux arceaux étayés,
Où la cloche, attendant la prière prochaine,
Dormait, oiseau d'airain, dans sa cage de chêne.

Vaste et puissante cloche au battant monstrueux!
Un câble aux durs replis chargeait son cou noueux.
L'œil qui s'aventurait sous sa coupole sombre
Y voyait s'épaissir de larges cercles d'ombre.
Les reflets sur ses bords se fondaient mollement.
Au fond tout était noir. De moment en moment,
Sous cette voûte obscure où l'air vibrait encore
On sentait remuer comme un lambeau sonore.
On entendait des bruits glisser sur les parois,
Comme si, se parlant d'une confuse voix
Dans cette ombre, où dormaient leurs légions ailées,
Les notes chuchotaient, à demi réveillées.
Bruits douteux pour l'oreille et de l'âme écoutés!
Car même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,
Toujours le volcan fume et la cloche soupire.
Toujours de cet airain la prière transpire,
Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
Que l'eau sur l'Océan ou le vent dans les cieux!

Sur cette cloche, auguste et sévère surface,
Hélas ! chaque passant avait laissé sa trace.
Partout des mots impurs creusés dans le métal
Rompaient l'inscription du baptême natal.
On distinguait encore, au sommet ciselée,
Une couronne à coups de couteau mutilée.

Chacun, sur cet airain par Dieu même animé,
Avait fait son sillon où rien n'avait germé !
Ils avaient semé là, ceux-ci leur vie immonde,
Ceux-là leurs vœux perdus comme une onde dans l'onde,
D'autres l'amour des sens dans la fange accroupi,
Et tous l'impiété, ce chaume sans épi.
Tout était profané dans la cloche bénie.
La rouille s'y mêlait, autre amère ironie !
Sur le nom du Seigneur l'un avait mis son nom !
Où le prêtre dit oui, l'autre avait écrit non !
Lâche insulte ! affront vil ! vain outrage d'une heure
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure !

Alors, tandis que l'air se jouait dans les cieux,
Et que sur les chemins gémissaient les essieux,
Que les champs exhalaient leurs senteurs embaumées,
Les hommes leurs rumeurs et les toits leurs fumées,
Il sentit, à l'aspect du bronze monument,
Comme un arbre inquiet qui sent confusément
Des ailes se poser sur ses feuilles froissées,
S'abattre sur son front un essaim de pensées.

. . . .

Oh ! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore,
Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
Sur son vierge métal mon âme avait aussi
Son auguste origine écrite comme ici,
Et sans doute à côté quelque inscription sainte,
Et, n'est-ce pas, ma mère ? une couronne empreinte !
Mais des passants aussi, d'impérieux passants

Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,
Qui, lorsque le hasard jusqu'à nous les apporte,
Montent notre escalier et poussent notre porte,
Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
Et qui le font tinter pour d'autres que pour Dieu,
Les passions, hélas ! tourbe un jour accourue,
Pour visiter mon âme ont monté de la rue,
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens comme ton bronze même,
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus defiguré !

Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon âme ? —
Qu'à son heure, à son jour, l'Esprit Saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre et leur dise : chantez !
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux !
Ce sera l'hosanna de toute créature !
Ta pensee, ô Seigneur, ta parole, ô nature !
Oui, ce qui sortira, par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir, et puis jaillir encore,
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout !
Tout ! les soupirs du cœur, les élans de la foule ;
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule ;
Le discours de chaque homme à chaque passion ;
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion ;
L'espoir éteint ; la barque échouée à la grève ;
La femme qui regrette et la vierge qui rêve ;

La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas ! et de meilleur ;
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles ;
Les mères retenant les enfants auprès d'elles ;
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers
Et ne laisse ici-bas la parole qu'aux mers ;
Les couchants flamboyants ; les aubes étoilées ;
Les heures de soleil et de lune mêlées ;
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix ;
Et l'hymne inexpliqué qui, parmi des bruits d'ailes,
Va de l'aire de l'aigle au nid des hirondelles ;
Et ce cercle dont l'homme a sitôt fait le tour,
L'innocence, la foi, la prière et l'amour !
Et l'éternel reflet de lumière et de flamme
Que l'âme verse au monde et que Dieu verse à l'âme !

. . . .

Hymne de la nature et de l'humanité !
Hymne par tout écho sans cesse répété !
Grave, inouï, joyeux, désespéré, sublime !
Hymne qui des hauts lieux ruisselle dans l'abîme,
Et qui des profondeurs du gouffre harmonieux,
Comme une onde en brouillard, remonte dans les cieux !
Cantique qu'on entend sur les monts, dans les plaines,
Passer, chanter, pleurer par toutes les haleines,
Ecumer dans le fleuve et frémir dans les bois,
A l'heure où nous voyons s'allumer à la fois,
Au bord du ravin sombre, au fond du ciel bleuâtre,
L'étoile du berger avec le feu du pâtre !
Hymne qui le matin s'évapore des eaux,
Et qui le soir s'endort dans le nid des oiseaux !
Verbe que dit la cloche aux cloches ébranlées,
Et que l'âme redit aux âmes consolées !
Psaume immense et sans fin que ne traduiraient pas
Tous les mots fourmillants des langues d'ici-bas,

Et qu'exprime en entier dans un seul mot suprême
Celui qui dit : "Je prie," et celui qui dit : "J'aime !"

. . . .

Alors, non seulement ce qui sur leur surface
Reste du verbe saint que chaque jour efface,
Mais tout ce que grava dans leur bronze souillé
Le passant imbécile avec son clou rouillé,
L'ironie et l'affront, les mots qui perdent l'âme,
La couronne tronquée et devenue infâme,
Tout puisant vie et souffle en leurs vibrations,
Tout se transfigurant dans leurs commotions,
Mêlera, sans troubler l'ensemble séraphique,
Un chant plaintif et tendre à leur voix magnifique !
Oui, le blasphème inscrit sur le divin métal
Dans ce concert sacré perdra son cri fatal ;
Chaque mot qui renie et chaque mot qui doute
Dans ce torrent d'amour exprimera sa goutte ;
Et, pour faire éclater l'hymne pur et serein,
Rien ne sera souillure et tout sera l'airain !

Oh ! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime !
C'est un spectacle auguste, ineffable et bien doux
A l'homme comme à l'ange, à l'ange comme à vous,
Qu'une chose, en passant par l'impie avilie,
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front !

Voilà sur quelle pente, en ruisseaux divisée,
S'écoulait flots à flots l'onde de sa pensée,
Grossie à chaque instant par des sanglots du cœur.
La nuit, que la tristesse aime comme une sœur,
Quand il redescendit, avait couvert le monde :
Il partit ; et la vie, incertaine et profonde,

Emporta vers des jours plus mauvais ou meilleurs,
Vers des événements amoncelés ailleurs,
Cet homme au flanc blessé, ce front sévère où tremble
Une âme en proie au sort, soumise et tout ensemble
Rebelle au dur battant qui la vient tourmenter,
De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Chants du Crépuscule, Août 1834.

IL N'AVAIT PAS VINGT ANS.

Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé
De tout ce qui peut-être aimé, souillé, brisé;
Il avait tout terni sous ses mains effrontées.
Les blêmes voluptés sur sa trace ameutées
Sortaient, pour l'appeler, de leur repaire impur,
Quand son ombre passait à l'angle de leur mur.
Sa sève, nuit et jour, s'épuisait aux orgies
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.

Il ne croyait à rien ; jamais il ne rêvait;
Le baillement hideux siégeait à son chevet;
Toujours son ironie, inféconde et morose,
Japait sur les talons de quelque grande chose;
Il se faisait de tout le centre et le milieu;
Il achetait l'amour, il aurait vendu Dieu.
La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelque voiles,
N'avaient rien dont son cœur fût dans l'ombre inquiet,
Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait.
Enfin ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
Sans haine, sans amour, et toujours — ô misère! —
Avant la fin du jour blasé du lendemain,
Un soir, qu'un pistolet se trouva dans sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle!

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant,
Nous ne te plaindrons pas. Lorsque le soc tranchant
A passé, donne-t-on une larme à l'ivraie?
Mais ce que nous plaindrons d'une douleur bien vraie,
C'est celle sur laquelle un tel fils est tombé,
C'est ta mère, humble femme au dos lent et courbé,
Qui sent fléchir sans toi son front que l'âge plombe,
Et qui fit le berceau de qui lui fait sa tombe.
Non, ce que nous plaindrons, ce n'est pas toi, vaine ombre,
Chiffre qu'on n'a jamais compté dans aucun nombre,
C'est ton nom jadis pur, maintenant avili;
C'est ton père expiré, ton père enseveli;
Ce sont tes serviteurs, tes parents, tes amis,
Tous ceux qui t'entouraient, tous ceux qui s'étaient mis
Follement à ton ombre, et dont la destinée
Par malheur dans la sienne était enracinée;
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats;
C'est ton chien qui t'aimait et que tu n'aimais pas!

Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur infertile,
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,
Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de bruit,
Sans même être aperçu, — retourne dans la nuit!
C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau s'efface!
Tombe au torrent sans même en troubler la surface!
Ce siècle a son idée, elle marche à grands pas
Et toujours à son but. Ton sépulcre n'est pas
De ceux qui la feront trébucher dans sa route.
Ta porte en se fermant ne vaut pas qu'on l'écoute.
Va donc! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli?
Voluptueux, la tombe; et vaniteux, l'oubli.

Avril 1821.

Certe, une telle mort, ignorée ou connue,
N'importe pas au siècle, et rien n'en diminue;
On n'en parle pas même et l'on passe à côté.

Mais lorsque, grandissant sous le ciel attristé,
L'aveugle suicide étend son aile sombre,
Et prend à chaque instant plus d'âme dans son ombre;
Quand il éteint partout, hors des desseins de Dieu,
Des fronts pleins de lumière et des cœurs pleins de feu;

. . . .

Quand de la mère au fils et du père à la fille,
Partout ce vent de mort ébranle la famille;
Lorsqu'on voit le vieillard se hâter au tombeau
Après avoir longtemps trouvé le soleil beau,
Et l'épouse quittant le foyer domestique,
Et l'écolier lisant dans quelque livre antique;
Alors le croyant prie et le penseur médite.
Hélas! l'humanité va peut-être trop vite,
Où tend se siècle? où court le troupeau des esprits?
Rien n'est encor trouvé, rien n'est encor compris;
Car beaucoup ici-bas sentent que l'espoir tombe,
Et se brisent la tête à l'angle de la tombe,
Comme vous briseriez le soir sur le pavé
Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé.
Mal d'un siècle en travail où tout se décompose!
Quel en est le remède et quelle en est la cause?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde?
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus!
Est-il temps, matelots mouillés par la tempête,
De rebâtir l'autel et de courber la tête?
Devons-nous regretter ces jours anciens et forts
Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts,
Jours de piété grave et de force féconde,
Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde?—
Amas sombre et mouvant de méditations!
Problèmes périlleux! obscures questions

Qui font que, par moments s'arrêtant immobile,
Le poète pensif erre encor dans la ville
A l'heure où sur ses pas on ne rencontre plus
Que le passant tardif aux yeux irrésolus,
Et la ronde de nuit, comme un rêve apparue,
Qui va tâtant dans l'ombre à tous les coins de rue !

Chants du Crépuscule, Septembre 1835.

A DES OISEAUX ENVOLES.

Enfants ! oh ! revenez ! Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses ?
Quel crime ? quel exploit ? quel forfait insensé ?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé ?
Quel vieux portrait crevé ? quel beau missel gothique
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique ?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore,
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.

Belle perte, en effet ! beau sujet de colère !
Une strophe, mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux !
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée !

De lourds alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc!
Un autre eût dit: — Merci! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie
Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux. —
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule!
Nains charmants que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit:—Allez-vous-en! laissez-moi seul!—Pauvre homme!
Seul! le beau résultat! le beau triomphe! seul!
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importe!
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poème de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante!
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui.

. . . .

Que faire! lire un livre? oh non! Dicter des vers?
A quoi bon? Emaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe,
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaîté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire,
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,

L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant: Viens donc voir!

Oh! certes, les esprits, les sylphes et les fées
Que le vent dans ma chambre apporte pas bouffées,
Les gnomes accroupis là-haut, près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine,
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vus saisir dans la boîte aux ébauches
Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches,
Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids faire une belle flamme!

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh! revenez ici chanter, sauter, parler,
Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire dans le vers que je viens retoucher
Saillir soudain un angle aigu comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines.
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants! gaîtés effarouchées!

J'en conviens, j'avais tort, et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison?

Il faut être indulgent. Nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants ! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse !
Le destin vous caresse en vos commencements.
Vous n'avez qu'à jouer et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes !
On a ses jeurs d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure ?
Puis on a dans le cœur quelque remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela,
Quand l'âge à votre tour ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout !
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois !
Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige ! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur !

Et puis brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée !
Brûlez ou déchirez ! — Je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poète charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : — Enfants, ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poète ailé rampe encor la pensée.
Oh ! n'en approchez pas ! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes ;
Et, sans vous en douter, vous leur faites les maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. —

Mais qu'importe les miens ! — Toute ma poésie,
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poète morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire !
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt,
De la sérénité qui luit sur votre front ;
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine,
Où vous vous ébattez sous un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant !

Revenez donc, hélas ! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,
Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,

Au pêcheur d'Etretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

Voix Intérieures, Avril 1837.

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

L'église est vaste et haute. A ses clochers superbes
L'ogive en fleur suspend ses trèfles et ses gerbes;
Son portail resplendit, de sa rose pourvu;
Le soir fait fourmiller sous la voussure énorme
Anges, vierges, le ciel, l'enfer sombre et difforme,
Tout un monde effrayant comme un rêve entrevu.

Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Ses portes, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Sa façade et ses tours, qui fascine mes yeux;
Non; c'est tout près, dans l'ombre où l'âme aime à descendre,
Cette chambre d'où sort un chant sonore et tendre,
Posée au bord d'un toit comme un oiseau joyeux.

Oui, l'édifice est beau, mais cette chambre est douce,
J'aime le chêne altier moins que le nid de mousse,
J'aime le vent des prés plus que l'âpre ouragan;
Mon cœur, quand il se perd sur les vagues béantes,
Préfère l'algue obscure aux falaises géantes,
Et l'heureuse hirondelle au splendide océan.

Frais réduit! à travers une claire feuillée
Sa fenêtre petite et comme émerveillée
S'épanouit auprès du gothique portail.
Sa verte jalousie à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée,
S'ouvre coquettement comme un grand éventail.

Au dehors un beau lis, qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine et de sa fleur couronne,
— Tout près de la gouttière où dort un chat sournois, —
Un vase à forme étrange en porcelaine bleue,
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,
Ce beau pays d'azur que rêvent les chinois.

Et dans l'intérieur par moments luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,
Jeune fille du peuple au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

L'angle de la cellule abrite un lit paisible.
Sur la table est ce livre où Dieu se fait visible,
La légende des saints, seul et vrai panthéon ;
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne Vierge et le buis de l'année,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon.

Cet aigle en cette cage ! — et pourquoi non ? dans l'ombre
De cette chambre étroite et calme, où rien n'est sombre,
Où dort la belle enfant, douce comme son lis,
Où tant de paix, de grâce et de joie est versée,
Je ne hais pas d'entendre au fond de ma pensée
Le bruit des lourds canons roulant vers Austerlitz.

Et près de l'empereur devant qui tout s'incline,
— O légitime orgueil de la pauvre orpheline ! —
Brille une croix d'honneur, signe humble et triomphant,
Croix d'un soldat tombé comme tout héros tombe,
Et qui, père endormi, fait du fond de sa tombe
Veiller un peu de gloire auprès de son enfant.

. . . .

Le matin elle chante et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,

Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis;
Et, tandis que, songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Nul danger, nul écueil! — Si! l'aspic est dans l'herbe!
Hélas! hélas! le ver est dans le fruit superbe!
Pour troubler une vie, il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un cierge.
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié:
Roman du dernier siècle! œuvre d'ignominie!
Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

Epoque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie!
O dix-huitième siècle, impie et châtié!
Société sans Dieu, qui par Dieu fus frappée!
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune offensas l'amour, et vieille la pitié!

Table d'un long festin qu'un échafaud termine!
Monde, aveugle pour Christ, que Satan illumine!
Honte à tes écrivains devant les nations!
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée;
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions!

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre!
Prends garde, enfant, cœur tendre où rien encor ne souffre,
O pauvre fille d'Ève, ô pauvre jeune esprit!

Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie
Avec son œil de flamme il t'espionne et rit.

Il compte de ton sein les battements sans nombre,
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son œil;
Et comme un loup rôdant, comme un tigre qui guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poète,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil!

. . . .

Oh! la croix de ton père est là qui te regarde!
La croix du vieux soldat mort dans la vieille garde!
Laisse-toi conseiller par elle, ange tenté;
Laisse-toi conseiller, guider, sauver peut-être
Par ce lis fraternel penché sur ta fenêtre,
Qui mêle son parfum à ta virginité.

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas: "Travaille!" Oh! crois-la, Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles: la vertu, qui fait la gaieté douce,
Et la gaieté, qui rend charmante la vertu.

Entends ces mille voix, d'amour accentuées,
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement des seuils silencieux,
Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,
Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
Te disent à la fois: "Sois pure sous les cieux!"

Sois calme. Le repos va du cœur au visage,
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes;

La joie est la chaleur que jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes,
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi tu resteras, comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe;
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits.

Les Rayons et Ombres, Juin 1839.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR.

I.

Après la dernière bataille,
Quand, formidables et béants,
Six cents canons sous la mitraille
Eurent écrasé les géants;
Dans ces jours où caisson qui roule,
Blessés, chevaux, fuyaient en foule,
Où l'on vit choir l'aigle indompté,
Et, dans le bruit et la fumée,
Sous l'écroulement d'une armée,
Plier Paris épouvanté;

Quand la vieille garde fut morte,
Trahi des uns, de tous quitté,
Le grand empereur, sans escorte,

Rentra dans la grande cité.
Dans l'ancien palais Elysée
Il s'arrêta, l'âme épuisée;
Et, n'attendant plus de secours,
Repoussant la guerre civile,
Avant de sortir de sa ville,
Triste, il la contempla trois jours.

Adieu, ses légions sans nombre!
Adieu, ses camps victorieux!
Il se sentait poussé vers l'ombre
Par un souffle mystérieux.
La nuit, sa fièvre était sans trêves,
Il voyait flotter dans ses rêves
Le spectre d'un rocher lointain.
Déjà, l'âme d'angoisses pleine,
Il entrevoyait Sainte-Hélène
Dans les brumes de son destin.

Le jour, en proie à la pensée,
L'œil fixe sur le sol sacré,
Le front sur la vitre glacée,
Il disait: "—Oh! je reviendrai!
Je reviendrai! toujours le même,
Seul, sans pourpre et sans diadème,
Sans bataillons et sans trésors;
Je veux, proscrit, chassé, qu'importe?
Choisir, pour rentrer, cette porte,
Cette porte par où je sors."

. . . .

II.

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur!

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César !

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau vos abeilles en foule
Frissonner au soleil !

Paris sur ses cent tours allumera des phares ;
Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares,
Chanteront à la fois.

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Emu comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire, on verra vers vous venir un peuple immense
Tremblant, pâle, effaré ;

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon !

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur,
Autour de votre char criera : "Vive la France !
Et vive l'Empereur !"

En vous voyant passer, ô chef du grand Empire !
Le peuple et les soldats tomberont à genoux.
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
JE SUIS CONTENT DE VOUS !

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité; mais, ô mon capitaine!
Vous ne l'entendrez point.

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas;
Ce spectacle sera touchant et beau; mais, sire,
Vous ne le verrez pas.

Car, ô géant! couché dans une ombre profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris, et la France, et le monde,
Vous serez endormi!

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans.

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
Vous serez étendu.

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles
Se couchaient tout à coup.

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil, et non point au trépas;
Mais la diane, hélas! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas.

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer !

. . . .

Légende des Siècles, 15 Décembre 1840.

O SOUVENIRS !

O souvenirs ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !
— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant. . . .

Connaissez-vous, sur la colline,
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions. Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant ! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient. — Aube pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux.

Je toussais, on devenait brave,
Elle montait à petits pas,

Et me disais d'un air grave :
"J'ai laissé les enfants en bas."

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux.

Nous jouions toute la journée,
O jeux charmants ! chers entretiens !
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : — "Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise,
Conte-nous une histoire, dis !"
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond,
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet ;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre
J'entrevoyais un coin des cieux !

Contemplations, Septembre 1846.

ELLE AVAIT PRIS CE PLI DANS SON AGE ENFANTIN.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère:
Elle entrait, et disait: "Bonjour, mon petit père!"
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme une plume qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire.
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu!
J'appelais cette vie être content de peu,
Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assiste!

Contemplations, La Toussaint, Novembre 1846.

CHOIX ENTRE DEUX PASSANTS.

Je vis la Mort, je vis la Honte; toutes deux
Marchaient au crépuscule au fond du bois hideux,
L'herbe informe était brune et d'un souffle agitée.
Et sur un cheval mort la Mort était montée;

La Honte cheminait sur un cheval pourri.
Des vagues oiseaux noirs on entendait le cri,
Et la Honte me dit: — Je m'appelle la Joie,
Je vais au bonheur. Viens. L'or, la pourpre, la soie,
Les festins, les palais, les prêtres, les bouffons,
Le rire triomphal sous les vastes plafonds,
Les richesses en hâte ouvrant leurs sacs de piastres,
Les parcs, éden nocturne aux grands arbres pleins d'astres,
Les femmes, accourant avec une aube aux fronts,
La fanfare à sa bouche appuyant les clairons,
Fière, et faisant sonner la gloire dans le cuivre,
Tout cela t'appartient; viens, tu n'as qu'à me suivre.

Et je lui répondis: — Ton cheval sent mauvais.

La Mort me dit: — Mon nom est Devoir, et je vais
Au sépulcre, à travers l'angoisse et le prodige.
— As-tu derrière toi de la place? lui dis-je.
Et depuis lors, tournés vers l'ombre où Dieu paraît,
Nous faisons route ensemble au fond de la fôret.

Légende des Siècles, 1851.

LE PONT.

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
Etait là, morne, immense; et rien n'y remuait,
Je me sentais perdu dans l'infini muet.
Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
On apercevait Dieu comme une sombre étoile,
Je m'écriai: — Mon âme, ô mon âme! il faudrait
Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
Bâtir un pont géant sur des milliers d'arches.
Qui le pourra jamais? Personne! O deuil, effroi!

Pleure ! — Un fantôme blanc se dressa devant moi
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
Et ce fantôme avait la forme d'une larme;
C'était un front de vierge avec des mains d'enfant;
Il ressemblait au lis que la blancheur défend;
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière,
Il me montra l'abîme où va toute poussière,
Si profond que jamais un écho n'y répond;
Et me dit : — Si tu veux, je bâtirai le pont.
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.
— Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : — La prière.

Contemplations, Décembre 1852.

L'EXPIATION.

I.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,

On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! lendemains d'Attila!

. . . .

On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive! alerte! assauts! attaques!
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,

Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées:
—Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?—
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit: Non!

II.

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: Grouchy!—C'était Blücher!

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge.

. . . .

Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons jetant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques,
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,

Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria: Sauve qui peut!

. . . .

Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux; — et dans l'épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel; il dit: — Mes soldats morts,
Moi vaincu! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait: Non!

III.

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.

Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

. . . .

Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un romain blessé par la flèche du Parthe,

Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait: Halte-là!
Son fils aux mains des rois, sa femme aux bras d'un autre;
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat qui l'avait adoré, l'insultait.
Au bord des mers, à l'heure où la bise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.

. . . .

Il expirait. La mort de plus en plus visible
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.
Son âme palpitait, déjà presque échappée.
Un jour enfin il mit sur son lit son épée
Et se coucha près d'elle, et dit: c'est aujourd'hui!
On jeta le manteau de Marengo sur lui.
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front; il dit: Me voici libre!
Je suis vainqueur! je vois mes aigles accourir! —
Et comme il retournait sa tête pour mourir,
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte.
Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria: La mesure est comble cette fois!
Seigneur! c'est maintenant fini! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié! — La voix dit: — Pas encore!

IV.

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit!
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
Napoléon alla s'endormir sous le saule.
Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,
Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
Les poètes, marquant au front les rois bourreaux,
Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
A la colonne veuve on rendit sa statue.

. . . .

On ne regarda plus qu'un seul côté des temps;
On ne se souvint plus que des jours éclatants;
Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire;
La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire.

V.

Le nom grandit quand l'homme tombe;
Jamais rien de tel n'avait lui.
Calme, il écoutait dans sa tombe
La terre qui parlait de lui.

La terre disait: "— La victoire
A suivi cet homme en tous lieux.
Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
Un passant plus prodigieux!

. . . .

"Il n'était presque plus un homme.
Il disait grave et rayonnant,
En regardant fixement Rome:
C'est moi qui règne maintenant!

"Il voulait, héros et symbole,
Pontife et roi, phare et volcan,
Faire du Louvre un Capitole,
Et de Saint-Cloud un Vatican,

. . . .

"Ainsi qu'en une urne profonde,
Mêler races, langues, esprits,
Répandre Paris sur le monde,
Enfermer le monde en Paris!

. . . .

"Et bâtir, malgré les huées,
Un tel empire sous son nom,
Que Jéhovah dans les nuées
Fût jaloux de Napoléon!"

VI.

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance
Et l'océan rendit son cercueil à la France.

L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré
Reposait, par l'exil et par la mort sacré,
En paix! — Quand on passait près du monument sombre,
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,
Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
Le sceptre en sa main gauche, et l'épée en sa droite,
A ses pieds son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
Et l'on disait: C'est là qu'est César endormi!
Laissant dans la clarté marcher l'immense ville,
Il dormait; il dormait confiant et tranquille.

VII.

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —
Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
D'étranges visions emplissaient sa paupière;
Des rires éclataient sous son plafond de pierre;
Livide, il se dressa; la vision grandit;
O terreur! une voix qu'il reconnut lui dit:

— Réveille-toi. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment!

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente;
C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire! on t'a retiré de ton Panthéon bleu!
Sire! on t'a descendu de ta haute colonne!

Regarde. Des brigands, dont l'essaim tourbillonne,
D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier

. . . .

Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.
Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
Aux passants attroupés devant leur habitacle,
Ils disent, — entends-les : — Empire à grand spectacle !
Nous sommes les neveux du grand Napoléon ! —

. . . .

Toi, lion, tu les suis ; leur maître, c'est le singe.
Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.
On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier.
Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise.
Cartouche essaie et met ta redingote grise ;
On quête des liards dans le petit chapeau ;
Pour tapis sur la table ils ont mis ton drapeau.

. . . .

Regarde ! bals, sabbats, fêtes matin et soir,
La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir.
Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
Entouré de pasquins agitant leur grelot,
— Commencer par Homère et finir par Callot !
Épopée ! épopée ! oh ! quel dernier chapitre ! —
Entre Troplong paillasse et Chaix-d'Est-Ange pitre,
Devant cette baraque, abject et vil bazar
Où Mandrin mal lavé se déguise en César,
Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse ! —

L'horrible vision s'éteignit. — L'empereur,
Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,
Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées ;

Les Victoires de marbre à la porte sculptées,
Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur,
Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,
Ecoutaient le titan pleurer dans les ténèbres.
Et lui, cria: Démon aux visions funèbres,
Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
Qui donc es-tu? — Je suis ton crime, dit la voix. —
La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange
Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge;
Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César;
Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
Leva sa face pâle et lut: — DIX-HUIT BRUMAIRE!

Châtiments, 25–30 Novembre 1852.

EXIL.

Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas,
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas!

Si je pouvais, — mais ô mon père,
O ma mère, je ne peux pas, —
Prendre pour chevet votre pierre,
Hélas!

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
Si je pouvais vous parler bas,
Mon frère Abel, mon frère Eugène,
Hélas!

Si je pouvais, ô ma colombe,
Et toi, mère, qui t'envolas,
M'agenouiller sur votre tombe,
Hélas!

Oh! vers l'étoile solitaire,
Comme je lèverais les bras!
Comme je baiserais la terre,
Hélas!

Loin de vous, ô morts que je pleure,
Des flots noirs j'écoute le glas;
Je voudrais fuir, mais je demeure,
Hélas!

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
Se trompe si, comptant mes pas,
Il croit que le vieux marcheur sombre
Est las.

(Quatre Vents de l'Esprit), Livre Lyrique.

UN MANQUE.

Pourquoi donc s'en est-il allé, le doux amour?
Ils viennent un moment nous faire un peu de jour,
Puis partent. Ces enfants que nous croyons les nôtres,
Sont à quelqu'un qui n'est pas nous. Mais les deux autres,
Tu ne les vois donc pas, vieillard? Oui, je les vois,
Tous les deux. Ils sont deux, ils pourraient être trois.
Voici l'heure d'aller se promener dans l'ombre
Des grands bois, pleins d'oiseaux dont Dieu seul sait le nombre
Et qui s'envoleront aussi dans l'inconnu.
Il a son chapeau blanc, elle montre un pied un,
Tous deux sont côte à côte; on marche à l'aventure,
Et le ciel brille, et moi je pousse la voiture.
Toute la plaine en fleur a l'air d'un paradis,
Le lézard court au pied des vieux saules, tandis
Qu'au bout des branches vient chanter le rouge-gorge.
Mademoiselle Jeanne a quinze mois, et George
En a trente; il la garde; il est l'homme complet;
Des filles comme ça font son bonheur; il est

Dans l'admiration de ces jolis doigts roses,
Leur compare, en disant toutes sortes de choses,
Ses grosses mains à lui qui vont avoir trois ans,
Et rit; il montre Jeanne en route aux paysans.
Ah dame! il marche, lui; cette mioche se traîne;
Et Jeanne rit de voir Georges rire; une reine
Sur un trône, c'est là Jeanne dans son panier;
Elle est belle, et le chêne en parle au marronnier,
Et l'orme la salue et la montre à l'érable,
Tant sous le ciel profond l'enfance est vénérable.
George a le sentiment de sa grandeur; il rit
Mais il protège, et Jeanne a foi dans son esprit;
Georges surveille avec un air assez farouche
Cette enfant qui parfois met un doigt dans sa bouche;
Les sentiers sont confus et nous nous embrouillons.
Comme tout le bois sombre est plein de papillons,
Courons, dit George. Il veut descendre. Jeanne est gaie.
Avec eux je chancelle, avec eux je bégaie.
Oh! l'adorable joie, et comme ils sont charmants!
Quel hymne auguste au fond de leurs gazouillements!
Jeanne voudrait avoir tous les oiseaux qui passent;
Georges vide un pantin dont les ressorts se cassent,
Et médite; et tous deux jasent; leurs cris joyeux
Semblent faire partout dans l'ombre ouvrir des yeux.
Georges, tout en mangeant des nèfles et des pommes,
M'apporte son jouet; moi qui connais les hommes
Mieux que George, et qui sais les secrets du destin,
Je raccommode avec un fil son vieux pantin.
Mon Georges, ne va pas dans l'herbe; elle est trempée.
Et le vent berce l'arbre, et Jeanne sa poupée.
On sent Dieu dans ce bois pensif dont la douceur
Se mêle à la gaîté du frère et de la sœur;
Nous obéissons, Jeanne et moi, Georges commande;
La nourrice leur chante une chanson normande,
De celles qu'on entend le soir sur les chemins,
Et Georges bat du pied, et Jeanne bat des mains.

Et je m'épanouis à leurs divins vacarmes,
Je ris ; mais vous voyez sous mon rire mes larmes,
Vieux arbres, n'est-ce pas ? et vous n'avez pas cru
Que j'oublierai jamais le petit disparu.

L'Art d'être Grand-Père, Guernesey.

LE DEUIL.

Charle ! Charle ! ô mon fils ! quoi donc ! tu m'as quitté !
Ah ! tout fuit ! rien ne dure !
Tu t'es évanoui dans la grande clarté
Qui pour nous est obscure.

Charles, mon couchant voit périr ton orient.
Comme nous nous aimâmes !
L'homme, hélas ! crée, et rêve, et lie en souriant
Son âme à d'autres âmes ;

Il dit : C'est éternel ! et poursuit son chemin ;
Il se met à descendre,
Vit, souffre, et tout à coup dans le creux de sa main
N'a plus que de la cendre.

Hier j'étais proscrit. Vingt ans, des mers captif,
J'errai, l'âme meurtrie ;
Le sort nous frappe, et seul il connaît le motif.
Dieu m'ôta la patrie.

Aujourd'hui je n'ai plus de tout ce que j'avais
Qu'un fils et qu'une fille ;
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais ;
Dieu m'ôte la famille.

Oh ! demeurez, vous deux qui me restez ! nos nids
Tombent, mais votre mère
Vous bénit dans la mort sombre, et je vous bénis,
Moi, dans la vie amère.

Oui, pour modèle ayant le martyr de Sion,
J'achèverai ma lutte,
Et je continuerai la rude ascension
Qui ressemble à la chute.

Suivre la vérité me suffit; sans rien voir
Que le grand but sublime,
Je marche, en deuil, mais fier; derrière le devoir
Je vais droit à l'abîme.

L'Année Terrible, Mars 1871.

LES FEMMES DE PARIS PENDANT LE SIÈGE.

Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,*
C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs
Et leurs maris debout sur la porte Colline.
Ces temps sont revenus. La géante féline,
La Prusse, tient Paris, et, tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort,
Eh, bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
L'homme n'est que Français, et la femme est Romaine!
Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir.

L'Année Terrible.

---

* Præstabat castas humilis fortuna Latinas,
Casulæ, somnique breves, et vellere tusco
Vexatæ duræque manus, et proximus urbis
Annibal, et stantes Collina in turre mariti.
Juvenal.

AYMERILLOT.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie.
— Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon!
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien;
Il a baisé sa femme au front et dit: C'est bien.
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas!
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans.
Cependant il chemine; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain,
Et des mâchicoulis de forme sarrasine
Encor tout ruisselants de poix et de résine.
Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité,
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.

Ses créneaux sont scellés de plomb; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
Ses gargouilles font peur; à son faîte vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons.

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

— Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants! mes lions! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin.

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

— Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes;
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes,
Ils sont tous harassés et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes.

L'empereur répondit au duc avec bonté :
— Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité ?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage ;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.
Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire,
Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
Ils ont, pour recevoir sûrement des secours,
Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
Trois souterrains creusés par les turcs infidèles,
Et qui vont, le premier, dans le val de Bastan,
Le second, à Bordeaux, le dernier, chez Satan.

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :
— Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville ?

— C'est Narbonne.
— Narbonne est belle, dit le roi,
Et je l'aurai ; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage. —

Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
Et qu'on appelait Dreus de Montdidier. — Pardieu !
Comte, ce bon duc Naymes expire de vieillesse !
Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
Tout le pays d'ici jusques à Montpellier ;
Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier ;
Votre oncle que j'estime, était abbé de Chelles ;
Vous-même êtes vaillant ; donc, beau sire, aux échelles !
L'assaut !
— Sire empereur, répondit Montdidier,
Je ne suis désormais bon qu'à congédier ;

J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade;
J'ai besoin de mon lit car je suis fort malade;
J'ai la fièvre; un ulcère aux jambes m'est venu;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire.

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
Il chercha du regard Hugo de Coteutin;
Ce seigneur était brave et comte palatin.
— Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous; vous n'avez qu'à la prendre.

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

— Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur!
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne;
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne;
Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres,
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres.

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein..
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie:
— Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc; ne voudrez-vous pas prendre Narbonne un peu?

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une.

L'empereur se tourna vers le comte de Gand.

— Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand.
Le jour où tu naquis sur la plage marine,
L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine;
Bavon, ta mère était de fort bonne maison;
Jamais on ne t'a fait choir que par trahison;
Ton âme après la chute était encor meilleure.
Je me rappellerai jusqu'à ma dernière heure
L'air joyeux qui parut dans ton œil hasardeux,
Un jour que nous étions en marche seuls tous deux,
Et que nous entendions dans les plaines voisines
Le cliquetis confus des lances sarrasines.
Le péril fut toujours de toi bien accueilli,
Comte; eh bien! prends Narbonne, et je t'en fais bailli.

— Sire, dit le gantois, je voudrais être en Flandre.
J'ai faim, mes gens ont faim; nous venons d'entreprendre
Une guerre à travers un pays endiablé;
Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
Des rats et des souris, et pour toutes ribotes,
Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes.
Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
Tellement, que je suis tout noir et tout brûlé:
Et, quand je reviendrai de ce ciel insalubre
Dans ma ville de Gand avec ce front lugubre,
Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
Me prendra pour un maure et non pour un flamand!
J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui se passe.
Quand vous me donneriez, pour prendre cette place,
Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
Non! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons flamands, dit Charle, il faut que cela mange. —
Il reprit:
— Cà, je suis stupide. Il est étrange
Que je cherche un preneur de ville, ayant ici
Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
Eustache, à moi! Tu vois, cette Narbonne est rude;

Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude;
A chaque porte un camp, et, pardieu! j'oubliais,
Là-bas, six grosses tours en pierre de liais.
Ces douves-là nous font parfois si grise mine
Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
Mais qu'importe! es-tu pas le grand aigle?
—Un pigeon,
Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie!
Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie;
Or, je n'ai pas le sou; sur ce, pas un garçon
Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon;
Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle.
Tas de gueux! Quant à moi, je suis très ennuyé;
Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé;
Je suis moulu. Car, sire, on s'échine à la guerre;
On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère,
Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir;
On s'use, on se disloque, on finit par avoir
La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.
Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!
J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier.

Le bon cheval du roi frappait du pied la terre
Comme s'il comprenait; sur le mont solitaire
Les nuages passaient. Gérard de Roussillon
Etait à quelques pas avec son bataillon;
Charlemagne en riant vint à lui.
—Vaillant homme,
Vous êtes dur et fort comme un romain de Rome;
Vous empoignez le pieu sans regarder aux clous;
Gentilhomme de bien, cette ville est à vous!—

Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre

De ses soldats marchant tristement devant eux,
Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

— Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne?

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. —

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs
Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

L'empereur fit le tour de tous ses capitaines;
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgueux,
Samo que la légende aujourd'hui divinise,
Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,
Roger, enfin, grande âme au péril toujours prête.
Ils refusèrent tous.
                                        Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria: — Lâcheté!
O comtes paladins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici?
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins! vous, du moins votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!

Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
Je ne sais point comment on porte des affronts!
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, bourguignons, gens du pays pisan,
Bretons, picards, flamands, français, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous!
Je ne veux plus de vous! Retournez, chez vos femmes!
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes!
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance!
Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des saxons et des aragonais!
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur:
— Mais où donc avez-vous quitté votre empereur?
Vous répondrez baissant les yeux vers la muraille:
— Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé! —

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit:

— Que monsieur saint Denis garde le roi de France!

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses pieds de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

— Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?
— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut,
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira: C'est lui qui prit Narbonne.
L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite:
— Hé! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,

Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :
— Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils !
Le lendemain Aymery prit la ville.

Légende des Siècles.

Imprimerie de Carl H. Heintzemann, 50 School St., Boston.

NOTES.

NOTES.

ALFRED DE MUSSET.

Page 3 *line* 18 — *Jeanne Darc* (1409–1431) was born at Domremy, a village on the borders of Champagne and Lorraine. She led the French against the English, raised the siege of Orleans, enabled Charles VII to be consecrated king at Rheims, was taken prisoner at Compiègne, tried and burnt alive by the English in Rouen.

Page 4 *line* 1 — The Vosges forests. In sight of her father's door was an oak wood. A prophecy of Merlin declared that France would be saved by a maiden from the "oak wood of the March of Lorraine."

line 25 — At her trial she testified that, in a great light, she had seen St. Margaret, St. Catherine, with St. Michael the patron saint of France, and that a voice bade her "go help the king of France." See Michelet, Histoire de France, livre ix; also, Wallon, Jeanne Darc.

Page 5 *line* 3 — Reawakening of life in the middle ages, developing at last into the Renaissance.

line 6 — The epic poems relating to King Arthur and the Holy Grail and to Charlemagne.

line 13 — Revival of architecture.

line 14 — The cathedrals of Cologne, of Strasbourg, and Notre-Dame de Paris represent the ogival architecture; St. Peter at Rome represents that of the Renaissance.

Page 6 *line* 20 — *Cénacle:* the room where our Lord kept the Passover with His disciples; by extension of meaning, the Last Supper itself.

line 25 — *Voltaire* (1694–1778): François-Marie Arouet.

Page 7 *line* 9 — *Arbre:* used for cross.

line 13 — See Genesis i. 31.

line 17 — *Pâmer:* used in the sense of to feel intense joy.

Page 7 *line* 29 — *Colombe:* symbol of the Holy Ghost, repulsed by those who reject Christ.

Page 8 *line* 15 — *Bergeronnette:* name given to several small birds, such as the wag-tail.

line 17 — *Me donne:* instead of donne moi.

Page 10 *line* 18 — *Le premier venu:* the first dream, no matter which one.

line 23 — *Argos:* capital of Argolis; *Ptéléon:* seaport town of Thessaly.

line 24 — *Messa:* town and harbor in Laconia.

line 25 — *Le front chevelu:* Homer's favorite expression for Mount Pelion in Thessaly, from whose forests was taken the timber with which the ship Argos was built.

line 26 — *Titarèse:* a river in Thessaly, also called Europus.

line 28 — *La blanche Oloössone:* a town in Thessaly on the Pagasean Gulf, so called by Homer from the color of its soil.

line 33 — Lilacs, on account of their color, are symbolic of suffering, and of love and truth.

Page 11 *line* 7 — Compare Shakespeare, Rape of Lucrece.

line 10 — Reference to the "Melancholia," engraving by Albert Dürer.

line 24 — *Romance:* originally a heroic poem, later, a ballad: here used in the epic sense.

line 30 — *Tertre vert:* green mound, Napoleon's grave in St. Helena.

Page 12 *line* 19 — *Oisiveté:* idleness was a well-known failing of Alfred de Musset.

Page 14 *line* 25 — *Eglantine:* sweet-brier rose, the prize given to the best poet at the Jeux Floraux, poetical contests begun by the troubadours and continued to the present time in the south of France.

Page 15 *line* 17 — *Haillon*, a rag; *lambeau*, a shred.

line 18 — *Myrte:* the myrtle was sacred to Venus.

line 25 — *Chevet:* at the head of the bed.

Page 16 *line* 9 — Allusion to Alfred de Musset's journey in Italy with George Sand.

line 17 — *Brigues*: town in Switzerland.

line 20 — *Vevay*: town in Switzerland, near the lake of Geneva.

line 22 — *Lido*: one of a group of islands in a lagoon of Venice.

Page 19 *line* 1 — Lord Byron left Ravenna, October, 1821.

line 4 — Teresa Gamba, Countess Guiccioli.

line 31 — *L'Europe encore toute armée*: battle of Waterloo, 1815; Greek revolution, 1823; general opposition to revolutionary spirit;—"Lara" was published in 1814, "Manfred" in 1817.

Page 20 *line* 4 — Lord Byron understood the history and literature of Italy so well that he appreciated her.

line 5 — *Son dernier exil:* Greece, where he died in 1824.

line 20 — "Plus grande est la distance de ton sort au mien, meilleur à cause de cela sera Dieu," etc.

line 35 — See *Le Lac* by Lamartine, page 39.

Page 21 *line* 2 — Notice the meaning of *amours* in the feminine plural.

Page 22 *line* 19 — Alphonse-Marie-Louis de Lamartine. This letter was answered in a rather scornful way by Lamartine in *Les Nouvelles Méditations;* but, later, in *Souvenirs et Portraits*, he evidently regrets the summary manner in which he treated the young poet.

Page 23 *line* 25 — *Sobre Epicure* (B. C. 341-270). Epicurus in his philosophy and in his life taught temperance and well-governed geniality. Under the Roman empire his doctrines were misrepresented; Horace, for instance, says "Epicuri de gregé porcus."

Page 24 *line* 12 — "Homo sum et humani nihil a me alienum puto," says Terence (B. C. 192–159).

line 20 — Compare with this poem Pascal's Pensées, especially in the first part, *Contre l'indifférence des athées; grandeur et misère de l'homme; le moi humain; incertitude des connaissances naturelles de l'homme; Pyrrhonisme;* and also, *Entretien sur Epictète et Montaigne.*

Page 25 *line* 25 — *Je trouve un tel dégoût*: a native distaste for sensuality often appears in the poems of Alfred de Musset.

line 32 — Quintus Horatius Flaccus (B. C. 64–7); Titus Lucretius Carus (B. C. 95–51).

Page 26 *line* 6 — "Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève." *Pensées de Pascal, édition Louandre, page* 137.

line 23 — "Système des Manichéens." This note and the next one are by De Musset himself.

Page 26 *line* 26 — "Le théisme."

line 27 — Plato (B. C. 429–347); Aristotle (B. C. 384–322).

line 31 — Pythagoras (flourished B. C. 540–510); Gottfried-Wilhelm Leibnitz (1646–1716).

line 32 — *René Descartes* (1596–1650).

line 33 — *Michel de Montaigne* (1533–1592) has been more misrepresented than almost any other author. He had a sincere faith in God and in divine revelation; but had no faith in man's ability to explain those two facts, or even his own nature. His keen analysis of the defects of the Calvinistic theories aroused the opposition of the Huguenots; while his charity towards the opinions of others displeased the Roman Catholics. A writer so wide in his sympathies needs to be studied thoroughly before judgment can be pronounced. De Musset in this one line describes Montaigne better than Emerson does in his essay.

line 34 — *Blaise Pascal* (1623–1662): see preceding notes.

line 35 — *Pyrrhon* (flourished B. C. 340): may be called the father of agnostics. Pyrrhonism means agnosticism. *Zénon* (B. C. 340–263?), founder of the stoic philosophy.

Page 27 *line* 1 — Baruch Spinoza (1632–1677).

line 3 — John Locke (1632–1704) certainly did not anticipate the deductions which can be logically made from his premises.

line 4 — Immanuel Kant (1724–1804). Whether De Musset be too severe or not in his appreciation of Kant, will be best decided in the next century.

Page 28 *line* 30 — This problem of the existence of evil has called forth poems from Lamartine and from Victor Hugo. It lies also at the root of that oldest, grandest poem of all on this subject, — the Book of Job; nor has any wiser conclusion been ever reached than that by the Semitic poet-philosopher.

Page 29 *line* 18 — See Lamartine: *Désespoir*, and *La Providence à l'Homme*, pages 47 and 49.

Page 30 *line* 2 — Difference of idea from that in line 9, page 24.

line 14 — Contrast with St. John xiv: 6–10 and St. John xx: 28, 29.

Page 31 *line* 4 — *Pulci.* There were three brothers of the name at the Court of Lorenzo de' Medici (1448–1492). This is probably Luigi Pulci who wrote the Morgante Maggiore.

Page 31 *line* 7 — A keen hint on the temptation in teaching to narrow one's lines of thought.

Page 32 *line* 4 — *Dégoûté:* used here in the sense of *fatiguer, ennuyer*.

line 21 — *Pas argentins:* the silver-like ringing sound produced by light, quick steps on hard sand.

line 24 — Perhaps the Forest of Fontainebleau is meant.

Page 34 *line* 1 — Dante Alighieri (1265–1321). It is Francesca da Rimini who says, in the Divina Commedia, L'Inferno, canto v:

> "Nessun maggior dolore,
> Che ricordarsi del tempo felice
> Nella miseria."

Page 35 *line* 11 — Night, one of the statues made for the tomb of Giuliano de' Medici, in San Lorenzo, Florence, by Michael Angelo (1474–1564.)

LAMARTINE.

Page 39 *line* 1 — The lake of Bourget.

line 7 — *Elle:* the heroine of this poem is only known to us by the name of *Elvire*. See Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, vol. I.

Page 41 *line* 13 — *A Byron:* see notes for page 19.

Page 42 *line* 19 — Compare Pascal: "Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout."

Page 43 *line* 18 — *A Bonaparte*. This poem was written in 1821, soon after the death of Napoleon Bonaparte in St. Helena.

line 21 — Tomb of Bonaparte in St. Helena.

line 27 — *Tanaïs:* ancient name for the river Don. *Cédar:* Kedar; a great Arabian tribe settled in the north-western part of Arabia; their chief town in the mountains.

Page 44 *line* 16 — *Memnon:* the Memnonium with its colossal statues of Memnon was near Thebes in Upper Egypt; Memphis was in Lower Egypt.

line 19 — *Un peuple de Brutus:* the name Brutus is used as synonymous with inflexible republican.

Page 44 *line* 29 — Mme. de Rémusat says: "La gravité était le fond de son caractère; — . . . celle que donne la profondeur de méditations."

Page 45 *line* 28 — *Pont tremblant:* bridge of Arcola.

line 29 — *Désert sacré* · the desert north of Mt. Sinai, going toward the Jordan.

line 31 — Passage of the Great St. Bernard in 1800.

Page 46 *line* 1 — On the 18th of May, 1804, the Senate proclaimed Napoleon Emperor of the French.

line 14 — *Condé.* The duc d'Enghien, son of the Prince of Condé, implicated in a conspiracy against Napoleon, was shot at Vincennes the 21st of March, 1804.

line 25 — Speaking with Dr. Antommarchi, April 21st, 1821, the Emperor said: "I believe in God. I am a Christian, a Catholic Christian" His will began as follows: "I die in the Apostolical Roman religion, in the bosom of which I was born more than fifty years ago." Both are decided avowals of his belief in Christ as God.

Page 47 *line* 7 — Compare with *Espoir en Dieu*, by Alfred de Musset.

Page 49 *line* 7 — This poem, written as a refutation to the preceding, does not do as much justice to Lamartine's real feelings, as do several other poems, such as *Dieu,* and *La prière.*

Page 54 *line* 19 — *Philomèle:* poetic name for the nightingale on account of the Greek myth.

Page 55 *line* 22 — Ferrara: a city in Italy where Torquato Tasso (1544–1595) was imprisoned.

Page 56 *line* 10 — *Colisée.* The Colisæum, begun by Vespasian, dedicated A. D. 80 by Titus, was, after its injury by lightning, restored by Heliogabalus and Alexander Severus. It was at first known as the Flavian amphitheatre.

Page 57 *line* 15 — C. Cornelius Tacitus, died about A. D. 117. Reference is made to his Historiæ and Annales.

Page 59 *line* 2 — Concerning Lamartine's mother, to whom he was sincerely attached, consult *Les Confidences.*

Page 62 *line* 20 — See traditions concerning the Sibyls, one of whom sold the Sibylline books to Tarquinius Superbus.

line 23 — *Le Verbe:* the word (Christ) is here identified with Jehovah, who was revealed in lightnings and thunder on Mt. Sinai.

line 26 — *Celui:* Christ.

VICTOR HUGO.

Page 67 *line* 6 — The figurative language in this stanza is not too strong, if one remembers that before Victor Hugo was eight years old he, with his mother who accompanied his father, had followed the fortunes of Napoleon's army, in Elba, Corsica, Switzerland, and Italy from north to south. The years 1805 and 1806 had been spent in Paris, whither he returned in 1809.

line 15 — *Rauque:* here used in the sense of rusty.

Page 68 *line* 7 — *Gépide:* metallic compound of which the helmet is made.

line 11 — Je voyais les escadrons étincelants, semant leurs pas sanglants de monceaux de morts, se heurter au loin.

line 24 — The island of Elba is volcanic in structure.

line 26 — *Le haut Cenis:* Mt. Cenis, between France and Italy.

line 29 — *Adige:* a river in the north-eastern part of Italy. — *Arno*: principal river in Tuscany, Italy.

Page 69 *line* 9 — In the year 1811 he went to Spain.

line 10 — *Bergare:* perhaps the mountain town of Bergara, in Spain, not far from the frontiers.

line 11 — *Escurial:* the palace of the Escorial, not far from Madrid, was built by Philip II. of Spain, to commemorate the battle of St. Quentin.

line 12 — The Roman aqueduct at Segovia has three tiers of arches, one above the other.

line 25 — *Burgos* is noted for its associations with Rodrigo Diaz de Bivar, the Cid, and for its cathedral.

line 26 — *Irun:* frontier town between Guipuscoa in Spain, and France. — *Vittoria:* fortified town in Spain.

line 27 — *Valladolid,* once the capital of Castile, and one of the proudest cities of Spain, is a wreck of its former self.

Page 70 *line* 5 — *Il est deux îles:* Corsica and St. Helena. Monte Rotondo in Corsica is 8292 ft. high; Diana's Peak in St. Helena, 2697 ft.

Page 71 *line* 9 — Napoleon said of himself (see memoirs of Mme. de Rémusat): "J'avais choisi dans l'enceinte de l'Ecole un petit coin où j'allais m'asseoir pour rêver à mon aise; car j'ai toujours aimé la rêverie."

Page 71 *line* 24 — *Borysthène:* ancient name for the Dnieper, a river of Russia.

line 27 — Napoleon's son, born March 20th, 1811, received the title King of Rome.

Page 72 *line* 1 — *Conclave:* assembly of cardinals to elect the Pope, here used for the Pope. — *Divan:* ministry of the Sultan, refers here chiefly to Egypt.

line 3 — Battle of the Pyramids; the crescent is the Mahometan ensign.

line 4 — Ivan the Great of Russia, died 1505.

line 6 — Reference to the fiery valor of the Poles.

line 17 — Goethe, who praises this ode highly in his Conversations with Eckermann, speaks of the sublimity and the truth of this description, which could have been written only by one who had noticed in mountain regions this upward leaping of the lightning.

line 30 — Those who had quailed before him victorious, turned cowardly against him vanquished.

Page 73 *line* 13 — *Alhambra:* palace of the Moorish kings at Grenada, Spain. — *Fossés de Vincennes:* the young duke of Enghien, accused of conspiracy, was shot by order of Napoleon in the moat of the castle of Vincennes, near Paris.

line 14 — *Jaffa:* ancient Joppa, was taken by Bonaparte 1799, but his army suffered from the pestilence. — *Kremlin:* ancient palace of the Czars in Moscow, was set on fire in 1812, not, however, by Napoleon, but by some of the Muscovites themselves.

line 17 — Qu' à son nom la malédiction des morts tonne du Volga, etc. Notice the fine use of the subjunctive in these three first stanzas of this *Imprécation.*

line 23 — *Josaphat:* valley of Jehoshaphat, near Jerusalem, where, in the third chapter of the Book of Joel, the dead are summoned to hear judgment passed upon them.

line 31 — The church of St. Denis, near Paris, the burial place of the Kings of France, was desecrated October, 1793, by the revolutionists. Napoleon in 1806 ordered its restoration, and purposed using the crypt as burial place for his family.

Page 75 *line* 16 — *Mers d'Annibal:* Tyrrhenian sea, between Italy, Corsica, Sardinia, and Sicily. — *Mers de Vasco:* South Atlantic Ocean west of Africa, so called from Vasco de

Gama, who discovered, in 1498, the route to the Indies by the Cape of Good Hope.

Page 75 *line* 20 — Genesis xix: 24, 25.

Page 76 *line* 22 — Is Arabia or Nubia intended?

Page 78 *line* 17 — *Thabor:* Mt. Tabor in Judæa.

line 29 — *Ophyr:* probably in Arabia, possibly in India or Africa.

Page 79 *line* 8 — *Babel:* see Genesis x: 8–11, and xi: 1–10. The ruin known as Birs-Nimrud in the valley of the Euphrates has been supposed to be ancient Babel.

Page 80 *line* 5 — Victor Hugo's imagination has pictured Hindu and Babylonian, as well as Phœnician art.

line 34 — See Genesis, chapters xiii, xiv, xviii, and xix.

Page 82 *line* 30 — La foule maudite, assiégeant à flots les portes des deux villes mortes, croît, etc.

Page 84 *line* 3 — The idea that the Dead Sea covers the former site of Sodom and Gomorrha rests on tradition, unsupported by evidence from the Bible or from the locality itself.

line 21 — *Giaours:* name of reproach given by the Turks to all who are not Mahometans.

line 27 — *Caftan vert:* the Giaours were obliged by law to wear green caftans.

Page 85 *line* 23 — *Esperaba, desperada.* Spanish quotation, meaning, I awaited, despairing.

Page 86 *line* 17 — *Les Djinns:* evil spirits of the air whose power is greatest at night.

Page 87 *line* 9 — *Brame:* *bramer* is to cry or call out as a hunted stag.

Page 88 *line* 29 — The Djinns were subject to the Prophet Mahomet.

Page 91 *line* 12 — *Brumeuse* qualifies *elle* (line 7) which has for antecedent *ville mauresque.*

line 13 — *L'Apocalypse:* The Revelation of St. John, i: 10.

line 26 — The name Buonaparte has been changed to *Bounaberdi* by the Arabs, among whom the traditions mentioned still exist.

Page 92 *line* 11 — *Réveille* has *que* for direct regimen, and *ce nuage à ses yeux, ce bruit à ses oreilles* for subjects.

line 26 — See page 94, beginning at line 7.

Page 93 *line* 4 — Probably refers to 1793, while at Toulon.

line 5 — October 5th, 1795, Bonaparte defended the Convention against the insurgents.

Page 93 *line* 6 — On the famous 18 *Brumaire, an* 8 (Nov. 9th, 1799) Bonaparte overthrew the Directory, and established the Consulate. He himself, although the youngest of the three, was named First Consul; his colleagues were Lebrun and Cambacérès.

line 10 — In May, 1804, Bonaparte was proclaimed Emperor of the French under the name Napoleon I.

line 16 — On the 15th of July, 1815, Napoleon, trusting to the honor of England, embarked on the Bellerophon. The English ministry, without any trial or judicial accusation, sent him prisoner for life, contrary to the laws of war, to the island of St. Helena.

Page 94 *line* 2 — Napoleon's bed at St. Helena was the same iron camp bedstead on which he had slept on the fields of Marengo and Austerlitz. Count Montholon, who remained with him until his death, says of his last night: "Twice I thought I distinguished the unconnected words — *France — armée, tête d'armée — Joséphine.*" The cloak which he had worn in every campaign since Marengo was laid over his dead body.

line 3 — The conclave of cardinals legislates for Rome as did formerly the Senate.

line 11 — The scheiks, and even the lower classes, reverenced him, calling him "Allah's messenger;" nor without reason, for he quelled the Mamelouks, encouraged commerce, gave Cairo a Municipal Council, and founded the *Institut d'Egypte.*

line 25 — Bonaparte's address to his army at the battle of the Pyramids began: "Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous regardent."

Page 95 *line* 17 — *Portici*: town on the site of Herculaneum.

line 19 — *Ischia*: island in the bay of Naples.

line 22 — *Pæstum*: renowned for its ruins, especially those of two temples with Doric columns. Victor Hugo says of this passage "Il eût fallu dire la route de Pæstum; car de Pæstum même on ne voit pas Vésuve." Although very young when he visited Italy, his recollections were in the main so vivid as to astonish older travelers.

line 23 — *Pouzzol:* originally Dicæarchia, later, Puteolanus, now Pozzuoli, is famous for the ruins of its mole and of the Temple of Serapis.

Page 95 *line* 24 — *Tarentelle:* a rapid dance which, originating near Tarentum, — now Taranto, — became a favorite throughout the kingdom of Naples.

line 28 — *Pansilippe:* the grotto of Posilippo is between Naples and Pozzuoli; at its entrance is shown the tomb of Virgil. From there one often hears the Italian boatmen singing from the poems of Tasso.

Page 96 *line* 7 — *Sund:* the Sound leads into the Baltic Sea from the Cattegat; on its shores are Copenhagen and Elsinore.

Page 97 *line* 30 — *Viatique:* the Holy Eucharist, or viaticum given to the dying.

Page 100 *line* 6 — See St. Matthew xxv: 41–46.

line 19 — See St. Matthew xxv: 34–41.

line 26 — See St. Matthew xix: 14.

line 27 — *Tous ces enfants:* Victor Hugo had three children living when this poem was written, — Léopoldine, Charles and François.

Page 101 *line* 2 — *Peri:* a sylph or fairy; the word is Persian.

line 9 — *Voix intérieures:* Later Victor Hugo gave this title to a volume of poems published 1837.

Page 102 *line* 11 — *Les Orientales* were published in 1829; *Odes et Ballades* between 1818 and 1828.

Page 103 *line* 14 — The Cid, — Rodrigo Diaz de Bivar, who died in 1099, — is the great hero of Spain. His history is associated with the cities of Valencia, Leon, Castille, Arragon, and also Burgos.

line 15 — *Mes Espagnes:* the plural is used with reference to the union of the provinces of Spain under one crown at the marriage of Ferdinand and Isabella, and also to the many foreign possessions belonging to Spain during the reigns of Charles V. and Philip II.

line 19 — *Guadalquivir:* river of Spain flowing by Cordova and Seville.

Page 105 *line* 11 — *Ma fille:* Léopoldine, his oldest daughter.

Page 110 *line* 29 — By referring to St. John xii: 1–9 we see that at the supper at Lazarus' house it was Mary, not Martha, that anointed the Saviour's feet. Victor Hugo's acquaintance with Bible history was usually accurate. His mistake here may have arisen from the legend that associates Martha with the women at the Sepulchre bringing spices to embalm the dead Christ.

Page 111 *line* 2 — Victor Hugo was born on the 26th of February, 1802.

line 3 — Bonaparte (originally Buonaparte) was the family surname; but was of course superseded by the Christian name, Napoleon, after the coronation in 1804.

line 6 — Between the years 1555–1679, Besançon, a city of Franche-Comté, had been in the possession of Spain.

line 8 — Victor Hugo's father was from Lorraine, his mother from Bretagne. When born he was very frail; even at the age of fifteen months he had not strength to hold his head up.

line 21 — Abel (1798–1855); Eugène (1800–1837), and Victor (1802–1885).

Page 112 *line* 21 — His mother died in the year 1821; his first child in 1823; his father in 1828.

Page 113 *line* 17 — General Hugo, a soldier of the Revolution, was the devoted partisan of Napoleon I.; Mme. Hugo, a true daughter of La Vendée, was a royalist. — The son of Napoleon I. and of Marie-Louise of Austria was born the 20th of March, 1811.

line 23 — The cannon of the Louvre saluting the new-born heir announced a new era to Europe, as the thunders of Sinai had heralded a new law freeing the Hebrews from tyranny.

line 29 — Rome stands for Papal power.

Page 114 *line* 3 — *L'homme prédestiné:* "the man of destiny," an expression often applied to Napoleon.

line 6 — The birth of an heir seemed to promise complete success. The Emperor himself showed his new-born son to the people from the balcony of the Tuileries.

line 7 — *Dôme des Invalides.* The hôtel des Invalides was built by Louis XIV. for wounded soldiers. Its *batterie triomphale* saluted the birth of Napoleon II.; under the dome of its great church is the tomb of Napoleon I.

line 21 — The kings of Europe were his enemies, for, risen from the people, and chosen by the majority of the French, his success was a death-blow to their dominion.

Page 115 *line* 23 — Napoleon I. himself once said, "Le trône c'est une planche recouverte de velours."

Page 116 *line* 3 — *Mon capitaine:* a favorite name among the soldiers for Napoleon, whom they called also *le petit Caporal.*

Page 116 *line* 4 — *Barrer la Tamise:* the blockade of the Thames.

line 16 — This second division of the poem, sublime in conception and masterly in execution, should be carefully studied. Notice the meaning of the change from *vous* to *tu* in the last line.

line 18 — The young Prince received the title of King of Rome.

line 25 — *Chevet* here means pillow.

Page 117 *line* 3 — *Cosaque:* the Cossacks, a fierce race from the Ukraine, in Southern Russia.

line 10 — *L'Autriche l'aiglon:* Napoleon II., brought up by his grandfather, the Emperor of Austria, under the name of Duke of Reichstadt, died at the castle of Schönbrunn, July 22d, 1832.

line 14 — This is the expression of Victor Hugo's real feelings; but there is also a reference to the appeal made by the sovereigns of Europe against the exile of the Bourbon kings by the French Republic.

line 21 — On the mantelpiece in his room at St. Helena stood a marble bust of his son; above it hung four or five pictures of the young prince at different ages.

line 31 — *Arcole,* November, 1796,— Austerlitz, December, 1805, — Montmirail, February, 1814, were decisive battles in the career of Napoleon Bonaparte.

Page 118 *line* 12 — "Il est sûr qu'il aimait tendrement sa femme et son fils. — Les personnes qui ont servi dans son intérieur nous laissent connaître à présent combien il se livrait aux sentiments de famille." See the Memoirs of Las Cases, Napoleon at St. Helena.

line 16 — *Droite,* as noun feminine, means the right hand, significant of righteous power; so used often in the Bible.

line 17 — Napoleon I. died in May, 1821; Napoleon II. July, 1832 — not quite eleven years afterwards.

Page 119 *line* 30—*Alcyon:* poetic license for *Alcyone* which would not rhyme well with *Napoléon.* In the Greek myth Alcyone with her husband Ceyx are changed into birds presaging peace. See Milton in the Hymn to the Nativity: —
"While birds of calm sit brooding on the charmèd wave."

Page 120 *line* 5 — The revolution of 1830 had overthrown Charles X. for violating the charter of 1815, and had raised the Duke of Orleans to the throne under the title of Louis-Philippe I.

Page 120 *line* 21 — The following poem is addressed to his wife, and in no wise exaggerates his reverent love for her, and the rare beauty of her character.

Page 122 *line* 1 — This poem also is written to his wife.

Page 126 *line* 7 — *Tour sainte:* perhaps the south tower of Notre Dame de Paris in which hangs the famous bell, *le grand bourdon de Notre Dame.* The Cathedral was a favorite haunt of Victor Hugo, who has described it with artist admiration in his romance, "Notre Dame de Paris," even before its restoration by Viollet le Duc.

line 15 — *Battant monstrueux:* the clapper of this great bell weighs 973 pounds.

line 30 — *La prière transpire:* prayer exhales, breathes out of.

Page 127 *line* 24 — The lines 24 and 25 form a sort of parenthetical metaphor between 23 and 26.

line 32 — *Une couronne empreinte.* In his youth Victor Hugo had been a royalist, as was also his mother; but this expression refers rather to that feeling of being what Pascal would call "*roi dépossédé*," — a feeling which forces itself upon us when we contrast the native nobility of our soul and the base uses to which we put it.

Page 128 *line* 15 — Que l'Esprit Saint les réclame, les touche l'une et l'autre et leur dise, à son heure, à son jour, "Chantez!" (alors) soudain .... quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Page 130 *line* 2 — Beginning with page 128, line 14, we have a fine example of that rhythmic massing of ideas for which Victor Hugo is remarkable.

Page 131 *line* 3 — *Cet homme au flanc blessé.* The poet describes himself very well in the following lines. Death had assailed his family, and doubt his faith, yet, unsubdued he battled, mourning but resisting.

Page 133 *line* 2 — A state of things not unknown in the United States also.

line 24 — This question may furnish a clue to the social disturbances in the United States as well as in France.

Page 134 *line* 5 — *Ronde de nuit:* night patrol of the police.

line 7 — *A des oiseaux envolés.* This, one of the most exquisite poems of Victor Hugo, gives us an insight into the deep tenderness of his nature, however darkened afterwards by constant brooding over the griefs of his country.

Page 134 *line* 14 — The poet was always an ardent collector of curiosities and antiquities, with which his rooms were crowded.

Page 135 *line* 1 — *Enjambant. Enjambement* is the carrying over of the clause from one verse to the next. Much used by the early French poets, it was decried in the seventeenth century, but was revived in the nineteenth century by the poets of the *romantic* school.

line 4 — The lower part of the pages of French newspapers is called the *feuilleton;* it is usually devoted to some literary work, so that subscribers receive both literary and political news. Victor Hugo was a favorite *feuilletoniste.*

line 8 — *Nains charmants:* the Cercopes, gnomes whom Hercules punished for robbing him in his sleep.

line 21 — *Bohémiens:* gypsies.

line 26 — A keen little hint that the root of *ennui* is self-esteem.

line 28 — *Céladons verts. Céladon* is a shepherd in the romance of *Astrée* written by *Honoré d'Urfé* (1568–1625). The word became a synonyme for a timid lover, and also the name of a pale green, like that of willow-leaves, much affected by *Céladon.*

Page 136 *line* 10 — *Lutins:* elves.

Page 137 *line* 2 — The passage beginning with this line expresses charmingly the poet's attitude toward children.

line 23 — *Laques:* Chinese lacquer ware. *Grès,* stone ware.

Page 138 *line* 4 — *Méry* (1798–1866).

line 5 — *Marseille la grecque.* Founded by a Grecian colony about 600 B.C., Marseille under the Cæsars became noted for its literary elegance.

line 25 — Quelle douce chaleur répand votre sourire sur le poète morne.

Page 139 *line* 1 — *Etretat:* a seaport village on the shores of the English Channel.

line 5 — A terse description of the main portal of Notre Dame de Paris, the poet's favorite cathedral.

line 26 — *Jalousie:* Venetian blind.

Page 140 *line* 2 — *Couronne:* substantive used as attribute to *fleur,* not an unusual construction in French.

line 17 — *Buis de l'année:* a sprig of box-wood which is blessed on Palm Sunday, if real palm-leaves cannot be found.

Page 140 *line* 27 — Cross of the Legion of Honor.

Page 141 *line* 8 — *Cierge:* church-candle.

line 15 — Compare in Alfred de Musset pages 6, 7, and 8. Victor Hugo later modified his opinion of Voltaire.

line 22 — The licentiousness of the first part of the eighteenth century, under Louis XV., was followed by the cruelty of the latter part under Robespierre, Danton, and Marat.

Page 143 *line* 15 — *Le Retour de l'Empereur.* On the 15th of December, 1840, the remains of the Emperor Napoleon Bonaparte, brought from St. Helena, were carried in triumph to the Dôme des Invalides. Already had Victor Hugo, in his *Ode à la Colonne*, written in 1830, expressed his hope for that proud day.

Page 144 *line* 2 — After the battle of Waterloo the Emperor remained for a few days in the Palace of the Elysée, where he signed his abdication in favor of his son Napoleon II., called before that King of Rome.

line 30 — *Arche triomphale:* the *Arc de Triomphe* de l'Etoile, begun by orders of Napoleon the Great.

Page 145 *line* 7 — *Abeilles:* Napoleon I had chosen the bee as the emblem of his dynasty. His maxim was, "A career open to talent without distinction of birth."

Page 146 *line* 6 — This detail is literally true; nor is any part of the description exaggerated.

line 15 — *Barberousse.* Frederick I. of Germany, surnamed Barbarossa (1152–1190), sleeps, according to legend, seated at a marble table, in his marble chair, surrounded by his favorite warriors, until, the charm broken, he shall rise to save his land.

line 18 — The Grand-marshal Bertrand accompanied the Emperor to St. Helena; and with Count Montholon and a few other faithful followers remained with him until his death.

line 27 — *La diane:* the morning-drum, the réveille.

Page 147 *line* 8 — *Elle* is Léopoldine; *sa sœur* is Adèle, about six years younger than Léopoldine.

line 11 — *Montlignon* is in the Department of Seine-et-Oise; *Saint-Leu* in the Department of Oise.

line 22 — *Les frères:* Charles and François, both younger than Léopoldine.

Page 149 *line* 1 — *Elle* is again Léopoldine.

Page 149 *line* 21 — *Grammaire:* Victor Hugo was so well versed in the mechanism and the material of the French language, that he was named "le grammairien de Hauteville House."

line 25 — Léopoldine, born 1824, married Charles Vacquerie in the spring of 1843; on the 4th of September of the same year she and her husband were drowned while on a boating expedition on the Seine near Villequier. They are buried in the cemetery at Villequier. *La Toussaint:* All-Saints Day.

Page 149 *line* 26 — On the 2d of December, 1851, Louis Napoleon by the *coup d'état* took possession of the government and made himself emperor. Victor Hugo chose exile and even death rather than titles and shame.

Page 151 *line* 13 — The retreat from Moscow in the winter of 1812. See "Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812" by Ségur.

line 24 — *Clairons:* buglers, trumpeters.

Page 152 *line* 17 — Attila, the Scourge of God.

line 19 — *Michel Ney* (1769–1815), Marshal of France, one of Napoleon's greatest generals, was shot by order of Louis XVIII.

Page 153 *line* 13 — The battle of Waterloo was fought June 18, 1815. See the description in *Cosette, Les Misérables*, by Victor Hugo; and in *Le Consulat et l'Empire*, by Thiers.

line 27 — The wood of Soignies.

line 32 — The culpable failure of Grouchy to join Napoleon's forces on the battlefield enabled the allied army under Wellington, reinforced by Blücher, to gain the victory.

Page 154 *line* 14 — The battle of Friedland took place in 1807; that of Rivoli in 1797.

Page 155 *line* 20 — No compliment to the royal jailers of the Emperor.

line 23 — Napoleon the Great has often been compared to Prometheus the Titan.

line 29 — *Flêche du Parthe:* a deadly wound dealt by a retreating enemy; derived from Parthian warfare.

Page 156 *line* 3 — The Emperor was allowed to receive letters neither from wife nor son, who in their turn received little information concerning him, and that little, distorted. The morganatic union of Marie Louise with Count Neipperg dates, however, only from 1822.

Page 156 *line* 9 — Stendhal speaks of "six années de tourments, de vexations basses et d'assassinats à coups d'épingle exécutés par Sir Hudson Lowe."

line 15 — See note for line 2, page 94.

line 21 — Consult the accounts of Napoleon's last days by Count Montholon and by Marchand. Concerning Sir Hudson Lowe's conduct there is constant testimony that he obeyed the orders of the English ministry with the exactness of an executioner, not a soldier.

line 28 — Napoleon's grave on St. Helena was under the shadow of a weeping-willow.

Page 157 *line* 17 — Las Cases, in his *Mémorial de Sainte-Hélène*, gives Napoleon's plans, dictated by Napoleon himself. His ideal, more vast than that of Charlemagne, was perhaps as impracticable. "Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et j'aurais dirige le monde religieux ainsi que le monde politique. C'était un moyen de plus de resserrer toutes les parties fédératives de l'Empire et de contenir en paix tout ce qui demeurait en dehors. .... J'aurais eu un code européen, une cour de cassation européenne, redressant, pour tous, les erreurs comme la nôtre redresse chez nous celles de nos tribunaux. L'Europe n'eût bientôt fait de la sorte véritablement qu'un même peuple." One must acknowledge, however, as an actual fact, his good influence in the organization of the nation by reforms in public finances and in civil service ; by encouragement to commerce, agriculture, sciences, museums, libraries, and the University; by the welding together of laws into one code; and, in short, by the Concordat and the Legion of Honor, which defended liberty of religion and rewarded noble ambition.

line 19 — *Louvre:* ancient palace in Paris of the French kings. It was begun by Philippe-Auguste in 1204, continued by François I., Henri II., Louis XIII., Louis XIV., Napoléon I., and only finished under Napoleon III. Among its architects may be named Pierre Lescot, du Cerceau, Lemercier, Claude Perrault, and Visconti.

line 20 — Saint-Cloud, near Paris, was at one time a palace of the bishops of Paris. In 1658 it passed into the hands of the Orleans family; in 1782 Louis XVI. bought it

for Marie Antoinette. It was a favorite residence of Napoleon I.

Page 158 *line* 1 — Mors triomphalis.

line 3 — Dôme des Invalides.

line 28 — *Panthéon bleu:* for blue heavens. The Pantheon at Rome was dedicated to all the gods.

line 29 — The *colonne Vendôme*, or *La colonne*, which bore a statue of Napoleon the Great.

Page 159 *line* 10 — The mother of Napoleon III. was Hortense Beauharnais, Napoleon I.'s stepdaughter, who had married his brother, Louis Bonaparte, King of Holland.

line 11 — Napoleon III. aped Napoleon the Great, whose real greatness he was incapable of perceiving, and used only as stepping-stone to his selfish desires.

line 15 — *Cartouche:* the chief of a band of robbers, executed 1721.

line 16 — The *petit chapeau* and *redingote grise* of Bonaparte were well known to the soldiers. and were not laid aside even when he became Emperor.

line 18 — Louis Napoleon tried to beguile the people by frequent amusements.

line 23 — Homer symbolizes the epic grandeur of Napoleon the Great; Callot (1592–1635), the travesty of greatness by Louis Napoleon.

line 25 — Troplong (1795–1869), a lawyer who sold himself to Louis Napoleon and became President of the Senate. *Paillasse* here means mountebank, time-server. *Chaix-d'Est Ange:* another lawyer who joined Louis Napoleon and turned his talents against justice. *Pitre* is the clown at a circus.

line 27 — *Mandrin:* a notorious thief, executed 1755.

line 28 — Louis Napoleon's caricatures were always distinguished by a large moustache.

line 29 — *Battre la grosse caisse*, to beat the big drum: metaphorical expression for, to advertise largely.

line 30 — A more scathing sarcasm was never levelled against Louis Napoleon than this merciless exposure of his greed for gain and empty power.

Page 160 *line* 1 — Twelve colossal statues of Victory surround the tomb of Napoleon the Great.

line 10 — *Balthazar:* Belshazzar. See Daniel v: 25–30.

line 13 — *Dix-huit brumaire.* On the 9th of November,

1799, Bonaparte overthrew the Directory by force, and instituted the Consulate, thus paving the way to his own absolute power. Throughout this poem Victor Hugo shows his intense appreciation of the real nobility of Napoleon the Great's character. Above the personal ambition of the emperor always rose the patriot ambition of the citizen of France, France whom he would fain have set before all principalities and thrones. He had a right to say, "Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple que j'ai tant aimé." And the people instinctively returned his love.

Page 160 *line* 20 — The poet's mother died in the year 1821; his father, in 1828; his brother Eugène, in 1837, and his brother Abel in 1855.

line 27 — *Ma colombe:* a favorite name for Léopoldine, who died in 1843.

Page 161 *line* 5 — He felt the separation from the graves of his dead as much from the homes of the living.

line 10 — In *Ultima verba*, written 1852, he had said:

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un à plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

line 13 — *Un manque:* the oldest child of his son Charles died while very young.

line 17 — *Les deux autres:* George and Jeanne, whom Victor Hugo has sung in *L'Art d'être Grand-père.*

Page 162 *line* 7 — *Panier:* here, baby-carriage.

line 13 — The second syllable of George, when spelt with *s*, becomes longer to fill the quantity needed in the foot. The same is true of Charles.

Page 163 *line* 5 — On the 13th of March, 1871, Charles Hugo, oldest surviving son of the poet, died suddenly at Bordeaux.

line 18 — On the 5th of September, 1870, Victor Hugo re-entered France; his exile began in December, 1851; it lasted nineteen years, really.

Page 163 *line* 23 — François-Victor, who died December 26th, 1873; and Adèle, his youngest daughter, who survived him, but had been insane from her youth.

line 27 — The poet's wife died in 1868.

Page 164 *line* 7 — See *Choix entre deux passants*, page 149.

line 9 — Siege of Paris, September, 1870, to February, 1871.

Page 165 *line* 1 — Aymerillot. Gautier says in *Les Epopées françaises:* "En 1861, Victor Hugo traduisit en vers magnifiques le début d'*Aiméri de Narbonne.* — C'est aux poètes qu'il appartient d'être les initiateurs: les vers de Victor Hugo ont plus fait pour la diffusion de notre légende que vingt œuvres d'érudition."

The notes on this poem ought to be much more full. Should its beauty induce any one to pursue the study of the French epic poems of the middle ages, a rich reward will be reaped.

line 2 — *Fleurie:* in old French means full-grown, here could be translated flowing-beard.

line 3 — The story of the death of Roland at Roncevaux is told in *La Chanson de Roland*, a French epic poem of the 11th century.

line 13 — *Syrien* for Arabien.

Page 166 *line* 3 — *Vermeil:* here means gilded or golden.

line 7 — *Dromon:* dromond, the ancient name for a kind of vessel that used to ply the Mediterranean waters.

line 15 — *Saint Denis:* St. Dionysius, patron saint of France, Bishop of Paris, suffered martyrdom in the year 272.

line 19 — *Béarnais:* men of Béarn, ancient province of France near the Pyrenees.

line 20 — *Turc* was synonymous at that time with Saracen, Mussulman, Arab, etc.

line 29 — The free and easy way in which the different princes speak to Charlemagne is typical of the Feudal System.

Page 167 *line* 13 — *Val de Bastan:* a valley famous in legends, in Spanish Navarre.

line 14 — *Bordeaux:* seaport on the Garonne. Satan is always represented in close alliance with Saracens, Mahometans, etc.

line 17 — *Narbonne,* Narbo Martius, later Narbona, was the capital of the Roman province Gallia Narbonensis.

It was situated on the river Atax, now *Aude*, and at the head of a lake connected to the sea by canal, so the town was a seaport. It was a very ancient place, and of great importance.

Page 167 *line* 28 — *Chelles*, a town where St. Bathilde founded a church in 660.

Page 168 *line* 1 — *Salade:* helmet with some carved device, worn by mounted warriors; old French from the Lat. *caelata. Maillot* is here used for *maille*, link of mail, hence probably coat-of-mail.

line 4 — 'More than a year since I slept unarmed.'

line 7 — *Cotentin* is in Normandy.

line 31 — *Gand:* Ghent.

Page 169 *line* 13 — *Bailli:* formerly, a person appointed by the king to represent him on the battlefield or in the courts of justice.

line 18 — *Ribotes:* revellings, feastings.

Page 170 *line* 4 — *Douve:* moat with revetment of stone.

line 12 — *Estramaçon*: old name for a two-edged sword.

line 14 — *Sequin*: gold coin from the Levant.

line 23 — *Foin du cémier!* Hang my knightly crest! or, Plague take my knightly crest!

Page 171 *line* 3 — *Sorbonne*: a celebrated theological school founded by Robert Sorbon (1201–1274), chaplain of St. Louis (1226–1270). Its mention here is an anachronism.

line 10 — The names in this line and the following are of warriors whose exploits are sung in the poems of the Carlovingian Cycle. Chief among them are *Garin*, one of the characters in *La Chanson des Lohérains*, Ogier the Dane, and Roger the Dauntless of Sicily.

line 24 — *Comtes paladins*: literally palace-companions, the bravest warriors chosen by the king as his special companions in arms. The Paladins of Charlemagne are famed in legend and poem. *Comte palatin* is simply a count with certain princely privileges.

Page 172 *line* 8 — *Lorrains*, men of Lorraine; *poitevins*, men of Poitou; *picards*, men of Picardy.

line 32 — Charlemagne took the title of exarch of Ravenna.

Page 174 *line* 7 — *Palatin* should probably be *paladin*, for Ayméry takes the place of the dead Roland.


HW 5RXU F